

peresh

Deuxième édition

CONTES DU KURDISTAN

Volume II



ditions ORIENT-REALITES Geneve

*Cet ouvrage a été réalisé grâce au financement
de l'Entraide Protestante Suisse (EPER)*

PERESH

CONTES
DU
KURDISTAN

Volume II

Deuxième édition

Traduction du texte anglais par
G.G. REBENOK et B. JATON

Les illustrations de cet ouvrage ont été réalisées par

ZEP

(P. Chappuis, 39, rue des Racettes, 1213 Onex)

et

Thierry SERAFIN

(62B, route du Grand-Lancy, 1212 Grand-Lancy)

INTRODUCTION

Entité ethnique, culturelle et historique, le Kurdistan, patrie des Kurdes, n'est pas un Etat indépendant, mais une terre colonisée: des frontières artificielles ont été imposées par la force, principalement par la France et l'Angleterre, après la première guerre mondiale.

A part l'Iran, qui nomme officiellement une partie réduite du Kurdistan "Province du Kurdistan", aucun autre Etat occupant son territoire n'autorise l'usage du nom "Kurdistan". L'Iraq, la Turquie et la Syrie évitent fanatiquement le mot Kurdistan. Les maîtres ultranationalistes de l'Iraq désignent le Kurdistan comme "le nord de l'Iraq" et les dirigeants d'Ankara comme "l'est de la Turquie"; en Syrie, le Kurdistan n'existe pas. Cela explique combien les cartes officielles de cette partie du monde peuvent être trompeuses!

Le territoire du Kurdistan occupe une vaste région au coeur de l'Asie mineure, riche en pétrole. Principalement recouvert par des forêts ou des montagnes au profil déchiqueté couvertes de neige, il s'étend de la côte de la Mer Noire aux steppes de la Mésopotamie d'un côté, et des montagnes de l'Anti-Taurus aux plateaux iraniens de l'autre. Grâce à son altitude élevée, le Kurdistan échappe aux chaleurs brûlantes dont la Mésopotamie souffre si gravement.

Ses montagnes élevées sont, pour la plupart, recouvertes de forêts de chênes et d'autres essences de bois de haute futaie, tandis que plus bas, de magnifiques noyers abondent. Une grande partie des vallées et des terrasses qui bordent ces montagnes sont régulièrement cultivées. On y voit des champs de maïs, des vergers et des vignobles.

Le Kurdistan est l'un des premiers lieux d'établissement de la civilisation humaine. Jarmo, dans le sud du Kurdistan, est le plus ancien village agricole du Moyen-Orient et son existence remonte à environ 4000 ans avant J-C. Ses habitants avaient l'expérience de la culture des champs et de la domestication de certains animaux.

Au début du second millénaire, des nomades indo-européens déferlèrent en vagues successives dans ces régions et imposèrent leur culture aux autochtones. Convertis à l'Islam au cours du VIIIème siècle, les Kurdes servirent avec ardeur la nouvelle religion. Le prince kurde bien connu Saladin (1139-1193), à la tête des forces islamiques, reprit le contrôle de Jérusalem, après avoir vaincu les croisés et réunifié l'Empire musulman.

Grâce à une longue tradition profondément enracinée et au territoire accidenté du Kurdistan, les Kurdes, qui étaient tombés sous la domination des Califes de Bagdad dès la seconde moitié du Xème siècle, purent par la suite échapper à la domination Abasside, établissant leurs propres états et principautés indépendantes ou semi-indépendantes, tels les Marwanites, les Shaddadites, les Hassanwahides, etc. Sous le règne des Ottomans et des Safavides, les Kurdes purent à nouveau échapper à tout contrôle, mettre en place leur propre administration et créer des principautés, telles Botan, Badinan, Baban, Goran, Ardelan, etc. Ces principautés étaient aussi des centres de renaissance culturelle. Au milieu du XIXème siècle, elles furent annexées une à une par la force aux empires Ottoman et Perse.

Le territoire du Kurdistan a été dans le passé, et est encore aujourd'hui, le champ de bataille de guerres historiques. Alexandre le Grand y affronta Darius, roi de Perse. Plus récemment, les armées anglaise, française et russe combattirent contre l'armée ottomane pendant la première guerre mondiale. Aujourd'hui, la guerre Iran-Iraq fait rage sur le territoire kurde.

Durant cette guerre qui a duré huit ans, les dirigeants arabes de Bagdad, soutenus par les autres gouvernements arabes et sous les regards indifférents des institutions et de la communauté internationale, utilisèrent massivement les armes chimiques contre les résistants kurdes et procédèrent à des actes de génocide, en utilisant fréquemment et de façon irréfutable ces armes contre les populations civiles; alors l'Irak est devenu le premier pays du monde qui a gazé sa propre population.

La langue kurde dans sa forme écrite existe depuis le VIIème siècle. Dana Adams Schmidt, première journaliste occidentale à entrer au Kurdistan en pleine révolte en 1962, alors sous le commandement du Général Barzani, fut étonnée de découvrir que de nombreux mots kurdes avaient la même signification en anglais. La culture kurde est officiellement bannie: c'est pourquoi elle s'est développée en tant que forte et riche culture orale pour compenser la perte de l'écriture, comme cela a été observé par de nombreux spécialistes, notamment le soviétique Basil Nikitin. Notre but n'est pas d'exprimer une riche écriture littéraire, mais de transcrire de simples contes qui ont été transmis par narration continue des anciens aux plus jeunes.

Ce second recueil rassemble les conclusions d'une expérience humaine vécue tout au long de milliers d'années. Elle devient alors l'héritage populaire et le témoignage du passé. En vertu d'une longue tradition de cohabitation entre diverses religions et différents courants confessionnels, des apports juifs, chrétiens et musulmans imprègnent - sans haine et avec bonne humeur - le tissu de certains de ces contes. A la lumière de ces récits, l'auditeur reçoit des critères impartiaux, qui lui permettent d'établir ce qui est bon ou mauvais lors d'événements spécifiques. La morale exprimée est généralement acceptée par la communauté entière. En plus du langage populaire à l'expression à la fois amusante et puissante, les contes, dans leur forme naïve, sont faciles à mémoriser. Ils n'expriment

aucun préjugé de race ou de culture, contribuent à créer une force morale et à combler certains besoins spirituels. Finalement, ces histoires donnent au lecteur européen une meilleure compréhension du patrimoine culturel kurde.

I

**L'OISEAU-CHANTEUR NOCTURNE
"GULÉ-GULÉ"**



L'OISEAU-CHANTEUR NOCTURNE "GULÉ-GULÉ"

Nous étions une soixantaine d'hommes armés traversant plusieurs villages en ruines et des champs abandonnés dans la région vallonnée de Ceme-Keklé. Notre chemin croisa celui d'un groupe de Peshmergas du P.K.K. (membres du parti des travailleurs du Kurdistan). Nous nous saluâmes et nous souhaitâmes bonne chance avant de partir dans des directions différentes.

Peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes la rive est du fleuve Gerdiya, dans le port de Hakyaria situé à l'extrémité est du pays anatoli. Le climat de guerre du Kurdistan était lourdement présent. Il y avait une étroite coopération militaire entre les deux armées d'occupation, les Irakiens et les turques. Les forces aériennes et l'artillerie irakiennes bombardaient constamment les territoires libérés du Kurdistan. Malgré les ravages causés par la guerre, en cette période de l'année, le mois de mars, certaines espèces de fleurs précoces avaient fait une timide apparition. Des nuages pourpres, gris et noirs menaçants se mouvaient lentement à basse altitude dans le vaste ciel de Hakyaria. Les hauts pics montagneux apparaissaient et disparaissaient tour à tour dans la brume qui recouvrait aussi certaines vallées. Sous ce ciel nuageux, irradié par le soleil couchant, des oiseaux migrateurs aux larges ailes volaient par milliers en désarroi, cherchant un abri pour la nuit dans la plaine de Beraz-Gir.

A cause des pluies diluviennes du jour précédent, le fleuve Gerdiya inondait ses rivages et les gués que nous pensions

emprunter pour traverser, en nous tenant par la main, étaient maintenant abondamment couverts d'eau boueuse.

Nous étions dispersés dans la région. Les hauteurs étaient occupées par nos hommes, par mesure de précaution. Quelques-uns de nos Peshmergas étaient descendus vers le fleuve et, comme d'habitude, ils sortaient les pneus de leur cachette et les gonflaient. Avec quelques branchages, un radeau fut rapidement construit, prêt à emmener deux à deux les Peshmergas jusque sur la rive ouest, où ils allaient occuper les points stratégiques sur les hauteurs. Ainsi, progressivement, nous descendîmes tous vers le fleuve et traversâmes vers la rive ouest.

Juste avant de commencer notre longue marche nocturne, nous fîmes un grand feu près de la rive. Nous mangeâmes du pain, du fromage et des noix et bûmes du thé. Ensuite, nous avons formé des groupes de deux, séparés par une distance d'environ cent mètres. Notre guide était un ami d'enfance, Xano Areb Barzani, homme intègre, courageux et intelligent. Il devait mourir durant l'été 1988. Xano connaissait bien cette région dévastée de Hakyaria, sous la haute surveillance des patrouilles turques, aussi bien de jour que dans la nuit la plus obscure.

Nous commençâmes à grimper, puis descendre, puis remonter, pour redescendre, progressant sur un terrain extrêmement sauvage. Puis, il ne fut plus possible de se rappeler combien de fois nous étions grimpés et redescendus, puis passés à travers des régions de forêts extrêmement denses. Nous traversâmes de nombreuses rivières; quelques uns d'entre nous tombaient; enfin, nous atteignîmes une longue plaine couverte de petits arbres sans feuillage. Maintenant, il faisait complètement nuit; il suffisait d'être à deux mètres de distance pour ne plus voir les autres; aussi, nous essayâmes autant que possible de rester tout près les uns des autres. Nous avons uniquement le droit de communiquer par chuchotements. Dans cette région, les patrouilles des unités spéciales turques étaient

nombreuses. L'odeur des excréments de chèvre étaient une indication que nous étions proches d'une étable abandonnée récemment par les troupeaux, ou plutôt vidée par les forces turques afin de ne pas nourrir les Peshmergas. On entendait aboyer des chiens dans le lointain.

Après avoir marché si longtemps, nos pieds étaient trempés, car il nous était impossible de voir où nous les posions et les trous faits par les fréquents passages de mules, de chevaux et d'ânes étaient pleins d'eau boueuse. Nous ne pouvions éviter d'y mettre fréquemment les pieds.

Nous marchions sur le flanc droit de notre unité. Je demandai à mon ami s'il savait où nous étions. Il me répondit que nous nous trouvions sur territoire contrôlé par les Turcs, puis, plus tard, dans une région dominée par les Arabes, et ainsi de suite.

Progressivement, les nuages s'éloignèrent et le ciel était plein de brillantes étoiles. Il était environ deux heures du matin. Je réalisai soudain qu'une voix mélodique nous suivait.

Je demandai à mon compagnon s'il entendait cette voix et il me répondit que oui: c'était l'oiseau Gulé-Gulé et cela faisait plus d'une heure qu'il nous suivait. Lorsque nous avions parcouru une centaine de mètres, il s'envolait jusqu'aux arbres les plus proches de nous. A nouveau, impressionnant et triste, nous entendîmes chanter:

"Gulé-Gulé Gulé-Gulé".

L'oiseau continua à nous suivre, son chant faisant écho dans la montagne.

Je demandai à mon compagnon pourquoi l'oiseau nous suivait ainsi:

– Penses-tu qu'il est heureux que nous traversions sa contrée?

Mon ami répondit:

– Je ne sais pas, mais connais-tu son histoire?

Je lui répondit que non.

- Sais-tu ce que "Gulé-Gulé" veut dire? me demanda-t-il.
- Oui, c'est le petit de la vache qu'on appelle ainsi: le veau, lui répondis-je.
- C'est de cela qu'il s'agit dans l'histoire, me dit-il.
- Alors, raconte-moi cette histoire pendant que nous marchons, demandai-je.

- D'accord. Dans cette région de Hakyaria vivait une famille heureuse: le père, la mère et quatre enfants, deux filles et deux garçons. Les enfants étaient forts et beaux et ils aimaient leurs parents. La famille possédait des chèvres, des moutons et des vaches. Ils avaient abondance de lait, de fromages et de beurre; ils cultivaient aussi du blé, de l'orge, des lentilles. Leurs vergers regorgeaient de figues, de raisin, de noix et leurs abeilles leur donnaient du miel. Pourtant, leur bonheur ne dura pas longtemps. La mère tomba malade; se sentant proche de la mort, elle appela ses enfants auprès d'elle et leur dit:

- Mes chers enfants, vous savez que je suis très malade; je me sens de plus en plus faible, chaque jour je me sens plus mal. Si je meurs, n'oubliez pas ...

Elle ne put finir sa phrase et les enfants éclatèrent en pleurs, appelant leur mère.

Elle les calma et continua:

- N'oubliez pas mon conseil: votre père va se remarier et sa femme sera trop dure envers vous. Ne lui faites pas confiance.

- Mais que pouvons-nous faire, nous sommes petits et sans défense, répliquèrent les enfants les yeux pleins de larmes.

- Mes merveilleux enfants, votre père m'a promis de ne jamais obéir à sa nouvelle femme en ce qui vous concerne, dit la mère.

Quelques heures plus tard, elle fermait les yeux pour toujours. Le lendemain, les enfants suivirent leur père pour aller l'enterrer et chacun d'eux planta un narcisse sur la tombe.

Les semaines et les mois passèrent et le père se remaria. La belle-mère haïssait les enfants, mais n'osait leur faire du mal lorsque leur père était là. Pourtant, elle les obligeait à travailler durement dans la maison et au-dehors.

Un jour, le père dit:

– Il y a longtemps que je n'ai rendu visite à votre oncle au village de Girane. J'aimerais aller lui rendre visite pour quelques jours.

L'idée ne plut pas aux enfants, mais ils ne dirent rien et, le lendemain, le père quitta la maison et ils prirent tristement congé de lui.

Le surlendemain, il pleuvait et neigeait et le vent soufflait. La belle-mère attendait une occasion de se débarrasser des enfants. Elle prit le petit veau qu'on appelait Gulé-Gulé et le cacha dans l'étable du voisin. Elle attendit le retour des enfants, qui devaient revenir tard le soir des pâturages où ils avaient mené paître les chèvres et les vaches. Ils arrivèrent trempés et rentrèrent les chèvres et les vaches dans leurs étables respectives.

La belle-mère se tenait à la porte de la maison et leur dit:

– Aucun de vous n'entrera dans la maison si vous ne ramenez pas le petit veau.

Les enfants allèrent chercher dans l'étable, mais il n'y était pas. Ils revinrent, mais la belle-mère se tenait résolument plantée devant la porte et leur dit encore une fois:

– Si vous ne retrouvez pas le petit veau, vous n'entrerez pas dans cette maison.

Les enfants la supplièrent:

– Il est tard, il fait nuit, il vente, il neige et pleut tout à la fois, nous avons froid et sommes tout mouillés, nous vous en prions, laissez-nous entrer; nous avons faim. Demain, nous irons chercher le veau dans la montagne.

– Allez-vous-en, je ne vous laisserai pas entrer, leur dit-elle en claquant la porte.

Les pauvres enfants affamés allèrent chez les voisins, mais tous, l'un après l'autre, leur dirent:

– Nous avons peur de votre belle-mère, elle est connue pour sa cruauté, nous n'osons pas vous abriter.

Et tous fermèrent leur porte aux enfants. Ainsi, abandonnés de tous et sans autre choix, ils se résignèrent et se mirent en route pour la montagne. Dans l'obscurité, ils cherchèrent et appelèrent dans toutes les directions:

– "Gulé-Gulé", "Gulé-Gulé", "Gulé-Gulé".

Mais personne ne répondait et le petit veau restait introuvable. Ils étaient perdus dans la neige, la pluie et le vent et les loups des montagnes se rapprochaient de plus en plus.

Les enfants en étaient terrifiés. Ils sentaient qu'une bande de loups affamés se rapprochait et ils grimpèrent sur un arbre. Lorsque les loups atteignirent l'arbre, l'aîné dit à ses frères et sœurs:

– Nous sommes abandonnés de tous, prions Dieu d'une seule voix afin qu'il nous transforme en oiseaux.

Ils pleurèrent tous les quatre et supplièrent Dieu de les transformer en oiseaux. Ils furent exaucés et devinrent alors les oiseaux "Gulé-Gulé".

Lorsque le père rentra chez lui, il fut bien étonné de ne pas voir ses enfants et questionna sa femme. Celle-ci prétendit ne pas savoir où ils étaient, sans doute encore à vagabonder dans la montagne.

Très inquiet, le père s'élança à leur recherche dans la nuit tombante. Il les appela désespérément et vainement, jusqu'à en perdre la tête. Mais les enfants devenus oiseaux l'avaient repéré dans la nuit et l'avaient reconnu. Dès lors, ils ne se quittèrent plus et le père parcourut la montagne avec les quatre oiseaux jusqu'à la fin de ses jours.

C'est ainsi que l'oiseau qui suit notre marche est appelé "Gulé-Gulé". Jusqu'à ce jour, il cherche "Gulé-Gulé", le petit veau, et il le cherchera toujours.

Lorsque mon camarade eut terminé son histoire, l'oiseau nous suivait toujours, chantant la même mélodie. Nous arrivions près du village de Hupe.

Plus tard, ce village sera bombardé à l'arme chimique par l'armée irakienne, comme de nombreux autres villages de la même région.



II

LE PRÉCIPICE DES ANCIENS



LE PRÉCIPICE DES ANCIENS

Sur les terres de la tribu Nerwa, il y avait un village situé au pied d'une montagne abrupte. Les aigles choisissaient de construire leur nid dans les anfractuosités de ces rochers vertigineux, appelés jusqu'à ce jour "précipice des anciens".

Ce précipice avait une histoire:

Il y avait alors dans ce village une tradition que personne ne remettait en question. Lorsque les hommes du village devenaient trop vieux et que leurs forces déclinaient et ne leur permettaient plus d'être indépendants, leurs fils ou petit-fils chargeaient l'aïeul sur leur dos et se mettaient en route dès l'aube pour faire l'ascension de la montagne. De là-haut, ils jetaient alors le vieillard dans le précipice et celui-ci allait s'écraser au pied des rochers dominant le village. Les aigles et les loups des montagnes avaient tôt fait de dévorer le cadavre. Tel était le sort de tous ceux qui vivaient vieux au village de la tribu Nerwa.

Ainsi, un jour, le petit-fils avertit son père qu'il avait décidé de partir le lendemain avec le grand-père, devenu trop vieux, jusqu'au précipice. Le grand-père était résigné à ce qui l'attendait.

A l'aube, le petit-fils alla réveiller son grand-père, prépara son sac, dans lequel il enfouit de la nourriture, du sel, de quoi faire du feu, sa pipe et du tabac. Puis, il chargea son grand-père sur son dos et commença l'ascension des pentes escarpées.

Après une longue et dure ascension, le jeune homme se sentait fatigué. Ils étaient déjà fort éloignés du village. Il assit le grand-père et sortit de son sac de quoi prendre un petit

déjeuner. Sachant ce qui allait bientôt lui arriver, le grand-père demanda à son petit-fils:

– Te rappelles-tu, lorsque tu étais enfant, je te racontais des histoires chaque soir? Tu ne pouvais t'endormir avant d'avoir écouté une histoire.

– Oui, grand-père, j'aimais particulièrement les histoires des deux petites chèvres Zeng et Beng, répondit le petit-fils. Le grand-père se mit alors à évoquer le passé, tout ce qu'ils avaient fait ensemble et soudain, il demanda à son petit-fils:

– Qu'aurais-tu dit, lorsque tu étais encore un petit garçon, si je t'avais raconté qu'un jour, tu me jetterais du haut du précipice des anciens? Tu ne l'aurais pas accepté, n'est-ce pas?

– Certainement que j'aurais pleuré à chaudes larmes et que je serais venu me réfugier dans tes bras pour me serrer contre toi et je t'aurais assuré que jamais je ne ferais une chose pareille et que je ne laisserais personne te faire cela.

– Le grand-père dit:

– C'est exactement par ces mots que j'ai répondu à mon grand-père lorsque, il y a de cela bien longtemps, je l'ai emmené au précipice des anciens.

Puis le petit-fils déclara qu'il était temps de se remettre en route et, ayant fait son sac et portant son grand-père sur son dos, il reprit l'escalade de la montagne. Près de midi, ils arrivèrent au sommet. Le jeune homme était tout en sueur et fatigué. Il dit à son grand-père qu'il désirait fumer une pipe et qu'ensuite il le jetterait du haut de la falaise. Ils étaient assis au bord de cet abîme.

Soudain, le petit-fils découvrit que, derrière ses épais sourcils, ses cheveux clairsemés et sa barbe, le grand-père souriait.

Il dit:

– Grand-père, tu sais que, dans un instant, je vais te jeter dans le précipice, et tu souris?

– Oui, mon petit-fils.

Puis le grand-père se plongea dans ses pensées, le regard passant de son petit-fils au précipice et vice-versa. Le jeune homme observait, attendant une explication.

– Mon petit-fils, je souris parce que je me rappelle tellement bien, comme si c'était aujourd'hui, qu'il y a de longues années, je me trouvais à ta place et mon grand-père était exactement à la mienne, au même endroit. Je l'ai effectivement jeté dans le précipice, mais sais-tu ce qui me fait sourire, c'est que dans de nombreuses années, c'est toi qui te trouveras à ma place; tu me suivras, dit le grand-père.

Il regarda le précipice, puis son petit-fils à plusieurs reprises, avec une grande tristesse et un air soucieux. Le petit-fils commença à visualiser ce que le grand-père venait de lui expliquer, regarda son grand-père, puis tourna ses yeux vers le bas de l'horrible précipice des vieux, imaginant qu'il roulait et s'écrasait enfin sur les rochers. Il regarda le village dans le lointain. Plongé profondément dans ses pensées, il regarda encore son grand-père, puis à nouveau le précipice et le village, tout en fumant sa pipe. Son esprit était pris par une vive émotion et, soudain, il se mit à sourire.

Le grand-père dit:

– Mon petit-fils, lorsque j'ai jeté mon grand-père du haut de ces rochers, j'étais triste; es-tu joyeux de me voir mort au bas de ces rochers?

En disant cela, il fixait le précipice.

– Non, non, grand-père, pas du tout, maintenant je vais te ramener au village sur mon dos et je ne te jetterai pas du haut de la montagne.

Les yeux du grand-père s'éclairèrent et il était si heureux qu'il se jeta dans les bras de son petit-fils. Ils se mirent à redescendre et, au coucher du soleil, ils atteignirent le village. Les habitants chantèrent et dansèrent durant sept jours pour célébrer l'occasion.

C'est ainsi que depuis lors, la coutume de jeter les vieux du haut de la montagne disparut.

III

LE CHIEN DE BAKRAN



LE CHIEN DE BAKRAN

Sur la rive est du fleuve Euphrate se trouvait le village de Bakran. Exactement de l'autre côté du fleuve se trouvait un autre village du nom de Rezan.

Dans le village de Bakran, il y avait un homme qui possédait un chien. Mais, contrairement aux traditions du Kurdistan, ce chien avait la fâcheuse habitude d'accepter de la nourriture de n'importe qui. Chaque famille dans les villages kurdes a coutume de posséder un chien. Ces chiens sont les gardiens des troupeaux et des champs cultivés par chaque famille. Il était donc vital que chaque chien prenne l'habitude d'accepter de la nourriture uniquement de son maître, sinon sa loyauté n'était plus assurée.

Ainsi, non seulement le chien de cet homme ne se souciait guère de la provenance de sa nourriture, mais encore, lorsqu'il entendait de la musique venant du village de Rezan, il n'hésitait pas à traverser le fleuve à la nage pour aller se goberger de l'autre côté.

Il était partout et devant toutes les portes, tout le monde en avait assez. Ainsi, un jour, les villageois de Bakran et de Rezan décidèrent de s'en débarrasser.

C'était une chaude journée d'été. Les villageois de Rezan commencèrent à faire de la musique. Dès qu'il entendit la musique, le chien de Bakran courut vers le fleuve et nagea vers la rive opposée; mais, dès qu'il s'en approcha, la musique cessa de ce côté-là, tandis que les villageois de Bakran commencèrent à leur tour à chanter et faire de la musique. Aussitôt, le chien fit demi-tour et se mit à nager dans la direction de Bakran. A peine approchait-il de la rive que la musique cessait et que les gens de

Rezan recommençaient à jouer et chanter. Le chien, déjà exténué, fit encore demi-tour en direction de la rive ouest.

Six fois, les gens de Rezan firent de la musique et six fois, ils arrêterent. Les gens de Bakran firent de même et le chien en fut tellement exténué qu'il se noya au milieu du fleuve et fut emporté par le courant.

IV

LE BOHÉMIEN ET L'AGHA



LE BOHÉMIEN ET L'AGHA

Un bohémien musicien, qui parcourait la montagne avec son "Tambour", arriva en vue du campement d'un Agha dans les alpages.

Le soir, l'Agha ordonna de préparer un grand feu et dit que tous les hommes, les femmes et les enfants se réunissent pour écouter les chants du bohémien et passer ainsi une joyeuse nuit. On installa le chanteur sur un beau tapis, la foule l'entoura et il se trouva ainsi au centre, en face de l'Agha qui était de l'autre côté du feu.

Le chanteur bohémien commença à jouer de son Tambour et chanta:

"Mon Agha a des yeux de jais,
une taille de gazelle,
il est beau et mince,
il est généreux."

L'Agha se sentit flatté, il leva sa main en signe de joie et dit:

– Serviteur, prépare un sac plein de riz pour notre cher chanteur.

En entendant cela, le chanteur se réjouit et, prenant à nouveau son Tambour, il se mit à chanter:

"Parmi les hommes de la tribu,
Mon Agha est le plus courageux
Il est le plus beau
Personne ne peut rivaliser avec lui!

L'expression de l'Agha montrait sa grande satisfaction lorsqu'il entendit la chanson. Vaniteux, il leva la tête et dit:

– Serviteur, prépare deux sacs de figes pour notre cher chanteur! Le chanteur, extrêmement heureux, reprit son Tambour et joua une nouvelle fois:

"Notre Agha est homme de Dieu,
Il prie cinq fois par jour,
Remplit tous ses devoirs religieux
Avec piété et honnêteté."

Le sourire de l'Agha s'élargit encore et il dit au Serviteur:

– Prépare encore un sac d'or pour lui.

La fête dura jusque près de minuit et, le lendemain, le chanteur se réveilla et se prépara à quitter le campement, attendant cependant la venue de l'Agha pour prendre congé.

Lorsque l'Agha parut, le bohémien lui dit:

– Mon Agha, il est temps que je reprenne la route car mon chemin est encore long.

– Que la protection de Dieu soit avec toi. Adieu et bon voyage!, lui dit l'Agha.

– Mais, mon Agha, j'attends les présents que votre majesté a commandé pour moi la nuit passée!

L'Agha, également étonné, ouvrit grand les yeux et dit:

– De quels cadeaux parles-tu?

– Du riz, des figes et de l'or, dit le bohémien.

– En fait, nous t'avons donné la même sorte de matière que tu nous as offerte: je sais très bien que je n'ai pas les yeux noirs, que je ne suis pas mince, car je peux voir mon ventre, que je ne suis pas non plus généreux, ni courageux, ni un homme de Dieu, mais bien plutôt un bandit dans ces montagnes. Tu m'as rendu heureux par tes descriptions mensongères et tes belles paroles et je t'ai rendu heureux de la même manière. Aussi, je ne crois pas te devoir quelque chose.

Le bohémien chanteur se mit donc en route sans rien emporter de l'Agha.

V

ALEXANDRE ET LA RICHESSE



ALEXANDRE ET LA RICHESSE

Parmi nous, nombreux sont les gens qui accordent une immense importance à l'argent. Plus ils en ont, plus ils en veulent et ils finissent par n'avoir plus qu'un seul but dans la vie: accumuler de l'argent et en accumuler encore. C'est ainsi qu'ils passent à côté de l'essentiel, dédaignant tout ce qui ne s'achète pas. Mais heureusement, il y a des exceptions.

Ecoutez l'histoire d'Alexandre le Grand. Ce roi, qui avait conquis d'immenses territoires en Asie, était le chef le plus connu et le plus puissant de son époque. Il régnait en maître sur les richesses du monde: peuples, terres, troupeaux, récoltes, or, argent, il possédait tout.

Au cours de ses campagnes militaires, qui le menaient dans de nombreux et lointains pays, Alexandre le Grand était toujours suivi de sept astrologues, qu'il ne manquait jamais de consulter avant de prendre une décision.

Un jour, alors qu'il se trouvait fort loin de la Macédoine, il tomba gravement malade. Aucun médecin ne parvenait à le guérir, aussi fit-il appel à ses astrologues pour en savoir davantage sur son état. Quand les sept astrologues se trouvèrent réunis autour de lui sous sa tente, il leur dit:

– Comme vous le voyez, je suis très malade et je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. J'aimerais avoir votre avis sur le mal dont je souffre.

Les sept astrologues lui répondirent:

– Nous sommes à votre service, Maître. Accordez-nous seulement trois jours et nous vous donnerons notre réponse.

Ce délai leur fut accordé et les sept hommes se retirèrent. Trois jours plus tard, les astrologues, le visage sombre, retournèrent auprès d'Alexandre et lui dirent:

– Le mouvement des étoiles et la forme des sables indiquent qu'aucun remède ne pourra vous sauver et que vous allez bientôt quitter cette terre.

Après un bref silence, le roi prit la parole:

– Moi qui ai conquis le monde, voilà que la mort me tend les bras. Fort ou faible, riche ou pauvre, chacun d'entre nous doit, tôt ou tard, l'affronter. Personne ne lui échappe.

Il dicta ses dernières volontés et ses yeux se fermèrent pour le grand sommeil. Le jour de l'enterrement arriva. La foule en larmes s'était massée sur le chemin du cimetière. Le cortège apparut, avançant lentement sur le sentier qui serpentait à travers les collines.

A la vue du cercueil, l'étonnement fut grand et personne ne put en croire ses yeux.

– Jamais encore nous n'avions vu une chose pareille!, s'exclamaient les gens.

En effet, chacun pouvait voir, ouverte et vide, la main gauche d'Alexandre qui sortait du cercueil.

Après l'enterrement, un des compagnons d'armes d'Alexandre s'adressa à la foule en ces termes:

– Mes amis, je comprends votre étonnement à la vue du spectacle auquel vous venez d'assister. Mais ne pensez-vous pas qu'Alexandre a voulu nous laisser une précieuse leçon de sagesse? Il a voulu nous rendre conscients des limites de l'argent: aussi riche et puissant qu'il ait été, il a quitté ce monde les mains vides.

VI

L'INFLUENCE DE LA TERRE



L'INFLUENCE DE LA TERRE

A une époque reculée, le prince de Badinan décida d'étendre son influence à tous les villages éparpillés au pied du Mont Shirin.

Sur le versant ensoleillé de ce mont, la contrée de Beroj comptait seize villages qui, même s'ils entretenaient des contacts amicaux les uns envers les autres, vivaient chacun de façon indépendante. Après avoir rattaché ces villages à sa principauté, le prince y envoya un percepteur, qui prit contact avec chaque chef de village et le chargea de collecter les impôts de ses administrés.

Tout se passa bien jusqu'au moment où le fonctionnaire du prince atteignit Hesné. Là, il se rendit chez le chef, un nommé Celo, qui l'invita à entrer et lui offrit un siège. Après avoir bu le lait de chèvre qui lui avait été servi, le percepteur s'adressa à Celo :

– Celo, je suis venu te demander la part d'impôts que ton village, comme les autres villages de la région de Beroj, doit payer au prince.

En entendant ces mots, la chaleur avec laquelle Celo avait accueilli son hôte fit place à une grande colère et il répondit, menaçant, la main sur le manche de son poignard :

– Comment oses-tu me demander une chose pareille ? Je t'ordonnes de quitter immédiatement le village, avant que je ne te mettes dehors moi-même !

Le fonctionnaire du prince fût extrêmement surpris de cette réponse, aussi inattendue que brutale. Il ne se le fit pas dire deux fois et, sans même avoir goûté au repas qui lui avait été servi, il quitta le village en toute hâte. Trois jours plus tard, le

percepteur arriva au palais du prince et s'empessa de lui raconter son différend avec Celo, le chef du village de Hesné. Le prince, l'ayant entendu, s'exclama:

– Voilà qui est trop fort! Comment un petit chef de village ose-t-il défier mon autorité! Il faut lui donner une leçon.

Le conseiller du prince, un vieil homme connu pour sa sagesse, prit alors la parole et suggéra:

– Mon prince, il est peut-être plus sage d'attendre avant de prendre des mesures de représailles envers Celo. Cherchons d'abord à connaître la raison de son refus...

– Si tel est ton avis, soit, répondit le prince, pensif, mais comment?

– Invitons-le ici au palais. Vous pourrez vous entretenir personnellement avec lui et peut-être comprendrez-vous alors son attitude, répondit le conseiller.

Une semaine plus tard, Celo, répondant à l'invitation du prince, se rendit à Amedyié, la capitale de Badinan, et se présenta au palais du prince. Il fut accueilli de fort aimable façon.

Au cours du repas que lui offrit le prince, celui-ci demanda à Celo de payer l'impôt. Au grand étonnement de tous, Celo répondit qu'il acceptait volontiers.

L'affaire semblait définitivement réglée et, quelques jours plus tard, le percepteur se rendit à nouveau à Hesné. Mais, il ne s'attendait guère à l'accueil qu'il reçut. Celo, lorsqu'il l'aperçut, se mit dans une telle colère que le percepteur fit demi-tour sur le champ, sans demander son reste!

De retour à Amedyié, il courut au palais pour rendre compte au prince de sa visite à Celo.

– Quoi, il me défie à nouveau!, s'écria le prince, les sourcils froncés.

Le conseiller du prince, voyant combien celui-ci était irrité de l'attitude de Celo, fit la proposition suivante:

– Mon prince, laissez-moi me charger de cette affaire, car je crois que j'arriverai à découvrir la raison qui pousse Celo à

agir comme il le fait. Il n'est pas fou, il doit donc y avoir une explication à son comportement.

– Soit, dit le prince. Fais comme bon te semble.

Quelques heures plus tard, des soldats se mirent en chemin pour Hesné. Le vieux conseiller du prince leur avait donné l'ordre d'attendre la nuit pour agir. Ils s'assirent sous un arbre peu avant l'entrée du village et attendirent que le soir arrivât.

Lorsque le soleil eut disparu derrière les hautes montagnes rocheuses qui se profilaient à l'horizon, trois soldats s'activèrent en cachette. Ils commencèrent à remplir un sac de la terre du village de Hesné, tandis que les autres soldats allaient chez Celo pour l'inviter à nouveau à Amedyié.

Celo accepta l'invitation. Le prince et les ministres s'étaient préparés à examiner le cas de Celo le rebelle. Mais l'homme qu'ils trouvèrent en face d'eux était calme et bien disposé.

– Mon prince, c'est avec plaisir que je vous paierai l'impôt que mon village vous doit.

Deux gardes du prince conduisirent alors Celo hors de la salle d'audience. Pendant ce temps, selon le plan élaboré par le vieux conseiller, quelques soldats se hâtèrent d'étaler la terreur amenée de Hesné à l'endroit où se tenait Celo un instant auparavant.

Celui-ci revint, escorté de deux gardes, et se trouva, sans s'en douter le moins du monde, debout sur la terre de son village.

– Celo, tu as changé d'avis et tu es donc prêt maintenant à payer l'impôt, lui dit le prince.

Celo répliqua, furieux:

– Personne au monde n'a le droit d'exiger que nous payions des impôts! Et si vous voulez nos récoltes, il vous faudra d'abord éliminer tous les habitants du village!

De nouveau, les gardes encadrèrent Celo et le firent sortir de la salle d'audience. Une fois la terre de Hesné remise dans le sac, on ramena le chef récalcitrant devant le prince.

– Celo, nous aimerions savoir si tu es prêt à payer tes impôts, comme tous les autres villages de Beroj, lui demanda le prince.

Celo, debout sur la terre d'Amedyié, répondit sur un ton aimable:

– C'est un honneur pour moi et mon village de vous entendre me faire une telle requête. Tout ce que le village possède est à vous.

Celo fut à nouveau conduit hors de la salle et, une fois encore, la terre fut étalée sur le sol.

Cette scène se répéta cinq fois et, chaque fois que Celo se trouvait sur la terre de son village, il refusait obstinément de payer l'impôt. En revanche, lorsqu'il se trouvait sur la terre d'Amedyié, il se montrait entièrement d'accord de payer.

Le prince finit par demander à son vieux conseiller de lui expliquer ce phénomène étrange, cette façon dont le caractère de Celo changeait du tout au tout selon la terre sur laquelle il se trouvait.

Le conseiller lui répondit:

– Mon prince, le comportement de l'homme n'est pas seulement façonné par l'éducation qu'il reçoit, mais aussi par la terre sur laquelle il naît, grandit et vit. L'honnêteté, la sincérité, le courage, la lâcheté, la générosité, l'avarice, l'arrogance, la simplicité, la cruauté, la gentillesse, la crédulité, tous ces traits de caractère sont déterminés également par la terre.

Ainsi, comme vous avez pu le constater, la terre de Hesné est une terre fière et brave.

VII

OPTIMISME



OPTIMISME

"Mes enfants, nos ancêtres nous ont appris que le désespoir nous atteint dans certaines circonstances. Or, le désespoir est le plus proche ami de la mort. Quand il s'installe dans le coeur de l'homme, il l'empêche de voir les beautés du monde. Mais, s'il reste dans nos coeurs ne serait-ce qu'une petite parcelle de confiance en notre destin, le désespoir prend la fuite. C'est pourquoi, même dans les conditions les plus sombres, il faut toujours garder espoir, comme le montre l'histoire suivante".

En des temps reculés, le Kurdistan était gouverné par un roi tyrannique et la peur qu'il inspirait à la population était immense. Dans ce malheureux royaume vivait un menuisier, qui avait une femme d'une grande beauté. Ils habitaient une petite maison aux abords de la ville, tout près de la route qui conduisait à la montagne.

Un jour, le roi, qui rentrait de la chasse accompagné de sa suite, aperçut la femme du menuisier qui revenait du puits où elle était allée chercher de l'eau. Il fut frappé par sa beauté et en tomba amoureux. Il se tourna alors vers son ministre:

- Qui donc est cette femme si belle?

Le ministre répondit:

- C'est la femme du menuisier.

Le roi ordonna alors à son ministre de tout arranger pour que cette femme se trouve à son palais le lendemain.

Le ministre s'exclama:

- Mais son mari n'est pas mort! Le prince lui répondit:

- Le menuisier a une journée pour remplir une pièce de sciure. S'il n'y parvient pas, il sera pendu.

Les gardes se rendirent chez le menuisier pour lui transmettre l'ordre du roi. En apprenant la décision du souverain, le désespoir envahit le menuisier.

– Même si je passais ma vie entière à scier du bois, j'arriverais tout juste à remplir un tiers de cette pièce. Alors, comment la remplir toute entière pour demain?

Il raconta à sa femme ce qui s'était passé et l'implora de l'aider à scier du bois. Elle lui répondit avec un grand calme:

– O menuisier, ne t'inquiète pas. Viens dormir comme tous les soirs, Dieu est grand et les portes qu'il peut ouvrir sont innombrables.

Mais, le menuisier continua à scier du bois en pleurant. Il répéta:

– Demain, je vais être pendu, tu resteras veuve et d'autres mains entoureront ta taille.

Quelques heures plus tard, la femme revint et trouva le menuisier qui, désespérément, continuait à scier du bois.

– O menuisier, dit-elle, ne t'inquiète pas. Viens dormir comme tous les soirs, Dieu est grand et les portes qu'il peut ouvrir sont innombrables.

Cette fois, ayant perdu tout espoir, le menuisier suivit sa femme.

Le lendemain matin, des coups frappés à la porte réveillèrent le menuisier. Il était sûr que les gardes du roi venaient le chercher pour l'exécuter. Sa femme ouvrit la porte et les trouva en effet devant elle.

- Où est ton mari?, lui demanda l'un d'entre eux.
- Que lui veux-tu?, répondit-elle.
- Il doit faire un cercueil, dit le garde.
- Pour qui?, demanda la femme en tremblant.
- Pour le roi. Il vient de mourir.

VIII

ENTRE LE DIRE ET LE FAIRE¹

¹ Cette histoire m'a été racontée par Mam Talie, quelques mois seulement avant de mourir dans un combat contre l'armée irakienne. Mam Talye venait de succéder à Hurmez Melik Ciko, qui est un héros pour les Assyriens comme pour les Kurdes. Ce dernier avait trouvé la mort dans une bataille, alors qu'il était encerclé par les chars du régime de Bagdad.



ENTRE LE DIRE ET LE FAIRE

Dans certains villages de la région de Badinan, Juifs, Chrétiens et Musulmans cohabitaient en paix. Chaque communauté avait sa synagogue, son église ou sa mosquée et vivait selon ses propres coutumes, tout en respectant celles de ses voisins.

Un jour, dans le village d'Ardel, un mollah rendit visite au curé, qui l'accueillit avec joie et l'invita à entrer.

Bientôt, la conversation s'anima. Les deux hommes s'étaient lancés dans une discussion sur l'Islam et le Christianisme. La soeur du curé, qui venait de s'asseoir auprès d'eux, les écoutait avec attention, tout en tricotant.

A un moment donné, le curé dit au mollah:

– Mon cher ami, il me semble que l'Islam et le Christianisme diffèrent sur certains points. Tenez, par exemple, selon l'Islam, un homme a-t-il le droit d'avoir plusieurs chemises et plusieurs pantalons?

– Mais naturellement, chacun peut avoir autant de chemises et de pantalons qu'il le désire, répondit le mollah, surpris.

– Alors, vous voyez, mon ami, c'est un des points sur lesquels nous ne sommes pas du même avis. La religion chrétienne nous interdit de garder deux chemises et deux pantalons si notre voisin est dans le besoin, car on doit toujours donner à plus pauvre que soi.

Tandis qu'ils poursuivaient leur dialogue, on frappa à la porte. La soeur du curé se leva pour aller ouvrir.

Elle trouva devant elle, sous une pluie diluvienne, un pauvre homme qui tremblait de froid. Il supplia:

– Ma soeur, ayez pitié d'un pauvre hère qui a faim et qui souffre du froid!

La soeur du curé, émue, le pria d'attendre un instant dans le couloir.

Quelques minutes plus tard, elle revint avec une chemise et un pantalon et les tendit au pauvre homme. Celui-ci, le visage illuminé par la reconnaissance, s'exclama:

– Que Dieu vous protège, toi et ta famille, et qu'il apporte le bonheur dans ce foyer!

La soeur du curé rejoignit son frère et le mollah qui pour–suivaient leur discussion avec animation. Il était près de minuit lorsque le mollah s'aperçut qu'il était grand temps de rentrer.

Il remercia ses hôtes de la bonne soirée qu'il avait passée en leur compagnie et s'en alla. Une fois le mollah parti, le curé demanda à sa soeur:

– Qui est venu frapper à notre porte tout à l'heure?

– C'était un mendiant, lui répondit-elle.

– Et...tu lui as donné quelque chose?, s'enquit-il, inquiet.

– Oui, bien sûr!

– Et... que lui as-tu donné?

– J'ai donné une de tes chemises et un de tes pantalons à ce pauvre diable.

– Ça alors! Tu...tu lui as donné une de mes chemises et un de mes pantalons, répétait le curé, abasourdi.

– Mais, qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête?

– Eh bien, je n'ai fait que mettre en pratique la morale chrétienne! Ne disais-tu pas tout à l'heure à notre ami le mollah qu'un chrétien qui a deux chemises et deux pantalons doit en donner un à plus pauvre que lui? Et je t'assure que cet homme en avait besoin.

Fort contrarié, le curé s'écria:

– Mais, je ne t'ai jamais dit que tu devais mettre en pratique mes paroles: laisse donc aux autres le soin de le faire!

IX

LES APPARENCES SONT PARFOIS TROMPEUSES¹

¹ *Cette histoire a été racontée à plusieurs responsables de la Croix-Rouge ainsi qu'à d'autres organisations humanitaires et internationales après les massacres perpétrés en 1983 et 1988.*



LES APPARENCES SONT PARFOIS TROMPEUSES

A l'époque du roi Salomon vivait un cheik très connu et très respecté. On l'appelait le cheik vert car il était toujours vêtu de cette couleur, symbole de l'honnêteté et de la charité.

Il vivait dans une ville où il tenait un commerce. Chaque matin, il se rendait à son magasin et, comme il ne rentrait pas de la journée, sa fille cadette lui apportait un repas chaud vers midi.

Un jour, la fille du cheik apporta à son père une soupe à la viande. Tandis que le cheik commençait à manger, un chien errant s'approcha et s'allongea près de lui.

Le chien regardait le cheik fixement et attendait que celui-ci lui lançât les os. Il salivait à la vue de ce bon repas et pensait qu'il pourrait enfin calmer sa faim. Le cheik savourait sa viande tranquillement.

Mais que faisait-il des os? Les donnait-il au pauvre chien? Pas du tout: le cheik vert, une fois qu'il avait terminé un morceau de viande, mettait soigneusement les os en tas à côté de lui.

Le chien, affamé, remuait la queue et regardait le tas d'os avec avidité. Mais il eut beau faire, le cheik ne lui prêta pas la moindre attention.

La fille du cheik, qui avait été témoin de la scène, éprouva une grande pitié pour le pauvre chien. Elle se tourna vers son père, le regard courroucé:

– Père, pourquoi mettez-vous tous ces os de côté au lieu de les donner à ce chien famélique? Il semble en avoir tellement envie!

Le père lui fit cette réponse:

– Ma fille, attends que j'aie fini ma soupe. Je lui donnerai alors tous les os à la fois.

– Mais, père, il serait beaucoup plus charitable de les lui donner au fur et à mesure!

Quand il eut terminé son repas, le cheik vert, qui prétendait être un homme de Dieu, prit chaque os l'un après l'autre et les jeta violemment en direction du chien.

Un des os atteignit le chien avec tant de force qu'il lui cassa la patte. Le pauvre animal hurla de douleur et s'en alla, clopinant, trouver le roi Salomon.

En effet, à cette époque, c'était au roi Salomon que tous les êtres vivants s'adressaient lorsqu'ils voulaient que justice fût rendue. Le pauvre chien arriva devant le roi, traînant la patte lamentablement.

Il conta, en sanglotant, sa mésaventure au roi, qui en fut profondément touché. Celui-ci se tourna alors vers ses gardes et leur dit:

– Vite, amenez-moi le cheik vert. Il a fait du mal à ce pauvre chien et il mérite d'être puni.

Un peu plus tard, les gardes revinrent encadrant le cheik vert. Salomon, en bon roi qu'il était, ne tolérait pas l'injustice. Il s'adressa au cheik sur un ton sec:

– Cheik vert, pourquoi as-tu cassé la patte de ce pauvre chien? Ton coeur est-il insensible au malheur d'autrui?

Salomon, ne recevant aucune réponse, reprit:

– Tu ne réponds pas? Je t'ai demandé pourquoi tu t'es comporté si méchamment envers cet animal innocent?

Le cheik vert leva les yeux et dit:

– Mon seigneur, prophète de Dieu, sachez que ce chien galeux, qui traîne autour de mon magasin, risque de faire fuir les clients.

Salomon répliqua seulement:

– Est-ce toi ou est-ce Dieu qui lui a donné la vie?

Puis, il se tourna vers le chien:

– Mon pauvre chien, dis-moi quel châtement veux-tu que j'inflige au cheik vert?

Le chien devint extrêmement pensif. Comme il ne disait mot, le roi lui redemanda:

– Veux-tu que j'applique la loi du talion et que je lui casse un bras?

Le pauvre chien s'exclama:

– Non, je ne veux pas que vous lui cassiez le bras: s'il ne peut plus travailler, ses enfants en souffriraient aussi et cela, je ne peux l'accepter.

Salomon suggéra alors:

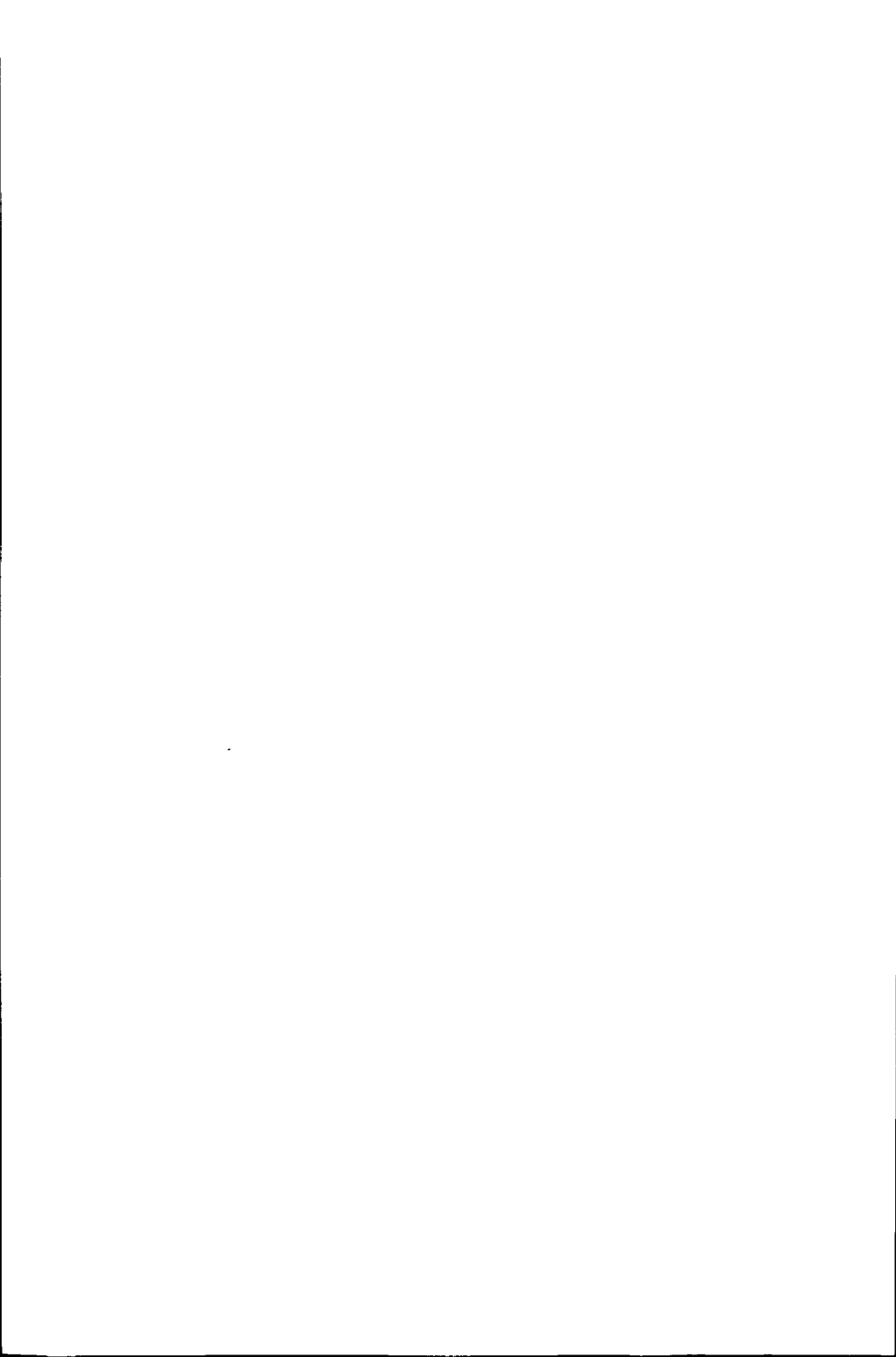
– Je pourrais le faire mettre en prison? Qu'en penses-tu, pauvre chien?

Mais, le chien rejeta également cette proposition. Et il refusa de même d'autres punitions que Salomon envisageait. Finalement, le roi, à court d'idées, lui dit:

– Alors, dis-moi, quelle est la punition que tu souhaites me voir infliger au cheik vert?

– Votre Excellence, répondit le chien après une brève hésitation, j'aimerais que vous lui interdisiez de porter des vêtements verts, qui sont le symbole de l'honnêteté et de la charité. Il devra s'habiller comme tout le monde, afin que de pauvres animaux comme moi ne soient plus induits en erreur par la couleur de ses vêtements et ne viennent pas vers lui en espérant trouver un homme généreux. Voilà la punition que j'aimerais vous voir lui infliger.

Ainsi fut fait. Salomon ordonna immédiatement qu'on retirât au cheik ses habits verts et qu'on lui donnât à la place des vêtements ordinaires.



X

**LE PARADIS N'EST PAS UN
CARAVANSÉRAIL**



LE PARADIS N'EST PAS UN CARAVANSÉRAIL

Tout ce qui reste aujourd'hui du village de Barzan, ce sont des ruines. Car les tyrans du régime arabe baasiste de Bagdad, forts de leur politique anti-kurde, ont détruit le Kurdistan rural et ont déporté ses habitants dans les provinces arabes pour les arabiser.

Mais, par le passé, Barzan avait été un village prospère, où les différentes croyances religieuses étaient respectées; la population vivait dans la fraternité.

Juifs, Chrétiens et Musulmans possédaient des vignes, des champs et des troupeaux. Les uns étaient spécialisés dans le tissage, les autres dans la fabrication des outils et les troisièmes faisaient de l'artisanat. Grâce à cette répartition des tâches, le village se suffisait à lui-même. En outre, la culture populaire était florissante.

Un jour d'été, le mollah, le curé et le rabbin du village, assis à l'ombre d'un chêne, se mirent à discuter du paradis. Le curé demanda au rabbin, avec une grande curiosité:

– Dis-moi, mon ami, le paradis a-t-il, comme tout lieu, un centre et une périphérie?

– Oh, mon cher ami, naturellement! Et, en outre, le centre est la meilleure partie du paradis, répondit le rabbin doctement.

Le mollah se taisait, mais il n'en suivait pas moins attentivement la discussion.

– Je vois, dit le curé, étonné. Et à qui donc le centre du paradis est-il réservé?

– Mais, c'est très simple. Je pensais que tu savais qui s'y installerait, fit le rabbin.

– Personnellement, je crois que c'est nous, les Chrétiens. Nous croyons en Jésus Christ, le fils de Dieu, répondit le curé.

Le mollah, qui ne soufflait mot, jetait des regards intéressés à ses compagnons.

– Non, non, mon cher curé, pas du tout. Mais d'abord, dis-moi, d'Abraham, de Moïse et de Jésus, qui est venu le premier?

– Abraham et Moïse, bien sûr, répliqua le curé innocemment, sans voir où le rabbin voulait en venir.

– Tu vois bien, nous sommes les premiers! Et comme le centre du paradis appartient aux premiers, il nous est réservé, dit le rabbin d'un air convaincu, tirant tranquillement sur sa pipe.

Le curé, troublé par cette réponse inattendue, demanda:

– Si vous, les Juifs, allez prendre le centre du paradis, nous autres, Chrétiens, où nous installerons-nous?

– Vous aurez toute la périphérie, répondit le rabbin d'un air indifférent.

Le mollah, qui croyait que les Mohamétants étaient les maîtres absolu du Paradis, réagit enfin:

– A ce que j'entends, vous vous êtes partagé le paradis. Le centre pour les Juifs, la périphérie pour les Chrétiens. Puis-je savoir s'il nous restera un petit coin pour nous, les disciples de Mahomet, le dernier prophète de Dieu?

Le rabbin, avec un sourire rusé, dit:

– Ecoute, ami mollah, le paradis n'est pas un caravansérail, il ne peut être ouvert à tout le monde!

XI

LE PRINCE ET LE CHASSEUR



LE PRINCE ET LE CHASSEUR

Le prince de Botan, amoureux des montagnes du Kurdistan, décida d'aller passer quelque temps sur les hauteurs. Après avoir marché de longues heures, il arriva à un col.

Le prince et ses hommes, fatigués, venaient de s'asseoir pour reprendre haleine et regarder le vaste panorama qui s'étendait sous leurs yeux, lorsque le prince remarqua, non loin de là, un homme qui, accroupi au pied d'un rocher, observait quelque chose avec attention.

Etonné de cette rencontre dans une contrée aussi sauvage, le prince s'approcha de l'homme et lui demanda :

– Que fais-tu là, mon brave ?

– Je chasse, Sire, répondit l'homme.

– Mais on n'a jamais vu de chasseur sans arme !, s'étonna le prince. Où donc est ton fusil ?

– Je n'ai que ma perdrix, cachée sous ces branches, là-bas.

– Bon, d'accord, tu as une perdrix, mais je ne comprends toujours pas comment tu chasses !

– Sire, c'est justement cette perdrix domestique qui m'aide à chasser : lorsqu'elles l'entendent chanter, les perdrix sauvages qui vivent dans ces montagnes, arrivent à tire-d'aile pour se battre avec elle. Mais, elles n'en ont pas le temps, car à peine se sont-elles approchées de ma perdrix qu'elles se prennent dans les pièges que j'ai tendus tout autour d'elle. Je n'ai alors plus qu'à les ramasser et à les emporter chez moi pour les manger, expliqua le chasseur.

– Ainsi, tu chasses la perdrix sauvage, ou plutôt, c'est ta perdrix domestique qui t'aide à chasser ses amis des montagnes, dit le prince.

– C'est cela, Sire, répondit poliment le chasseur.

Le prince, indigné, apostropha la perdrix domestique:

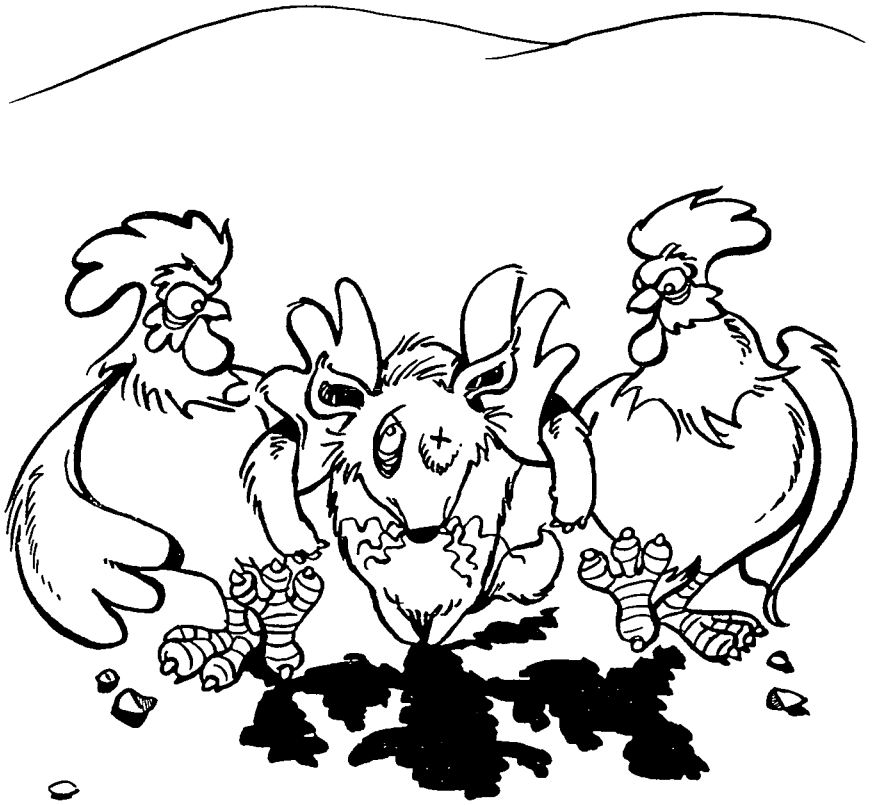
– C'est impardonnable! Comment peux-tu tromper tes propres amis, tes congénères, pour les faire tomber dans les mains de celui qui te retient prisonnière dans une cage et qui est donc ton ennemi? Et c'est de cette cage que tu trahis tes amis, les perdrix des montagnes qui vivent en liberté!

Le prince dégaina son épée et tua la perdrix. Se tournant alors vers sa suite, il dit:

– Quiconque travaille pour l'ennemi et lui livre jusqu'à ses amis, ne mérite pas de vivre.

XII

LA DIVISION



LA DIVISION

Il y a de cela fort longtemps, deux royaumes, le royaume des renards et celui des coqs, s'établirent sur des territoires voisins l'un de l'autre. Le premier était situé sur les hauteurs, tandis que le second occupait la vaste plaine.

La population des coqs s'était multipliée si rapidement qu'en quelques années, la plaine en était entièrement couverte. Les plumages des coqs et des poules semblaient autant de fleurs multicolores et donnaient à la plaine un air d'éternel printemps.

Les coqs chantaient et les poules caquetaient, suivies de leurs poussins. C'était un royaume heureux.

Pas tout à fait cependant, car une vieille rivalité l'opposait à son voisin et leurs relations étaient souvent tendues.

Un jour, au cours d'une réunion, les coqs décidèrent à l'unanimité d'aller occuper le royaume des renards et de chasser de la montagne ces voisins désagréables.

En effet, non seulement les renards sentaient mauvais, mais ils étaient en outre des voleurs fort rusés.

Le roi des renards, lorsqu'il eut vent de la nouvelle, réunit tous ses ministres en séance extraordinaire et envoya un garde surveiller les mouvements de l'armée ennemie, qui se trouvait sur le pied de guerre dans la plaine.

La réunion n'était pas encore terminée quand le garde revint, le souffle court, pâle de peur. Il dit au roi des renards:

– C'est incroyable, je ne peux en croire mes yeux! La plaine est couverte de coqs, à tel point que l'on ne voit plus le sol. Ils sont si nombreux que s'ils viennent envahir notre terri-

toire, ils nous élimineront facilement. Il est tout à fait inutile de leur résister. Mes amis, l'heure est grave!

La nouvelle souleva une vive controverse:

– Face à une armée aussi forte, la résistance équivaut à un suicide. Pourquoi entraîner notre peuple à sa perte?, s'écria un des ministres.

– C'est vrai, renchérit un autre. Si nous nous rendons sans opposer de résistance, les coqs nous laisseront peut-être continuer à vivre dans notre royaume.

– Nous ferions bien mieux de quitter notre pays. Je sais qu'il est difficile d'accepter l'exil, mais nous n'avons pas le choix, répliqua un troisième.

– Au contraire, il est de notre devoir de ne pas abandonner notre cher royaume, même si nous devons y mourir!, s'exclama un autre.

La discussion continuait, mais chacun restait fermement sur ses positions.

Soudain, le roi des renards fit remarquer:

– Nous avons oublié de consulter le conseiller de mon père! Allons lui demander son opinion sur cette question qui touche à notre existence même.

A cet instant précis, le renard qui avait été au service du père du roi arriva à la réunion. Il prêta une oreille attentive au récit que lui fit le roi. Quand celui-ci eut terminé, il dit:

– Votre Majesté me fait un grand honneur en me consultant, et il poursuivit, l'air pensif:

– Il me semble que c'est le nombre que vous craignez. Mais nos ancêtres nous ont appris que le nombre n'est pas toujours un facteur décisif; l'unité, en revanche, revêt une importance bien plus grande. C'est pourquoi, avant de décider si nous devons quitter le pays, livrer bataille ou nous rendre, il nous faut savoir à quel point les coqs sont unis.

– C'est bien beau, tout ça, mais comment évaluer leur unité?, demanda le roi avec une moue sceptique.

– Mon roi, je suis heureux de pouvoir encore vous être utile malgré mon âge. Je vous propose d'aller me rendre compte moi-même du climat qui règne chez les coqs. Mais il faut monter un scénario pour que l'ennemi croie que j'ai été expulsé du royaume des renards et que j'ai échappé de peu à la mort.

Le lendemain, comme prévu, quelques renards attaquèrent le vieux conseiller en glapissant. Ils le mordirent et le houspillèrent tant et si bien que le vieux renard semblait vraiment avoir de la peine à se dégager.

Lorsqu'il y parvint, il fila à toute vitesse. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'armée des coqs, il se laissa tomber, apparemment évanoui.

Comme il restait là, inerte, des coqs s'approchèrent de lui. Après l'avoir examiné, ils décidèrent de l'emmener pour l'interroger. Lorsque le vieux renard ouvrit les yeux, il vit qu'il était entouré de coqs. L'un d'eux lui demanda ce qu'il pouvait bien venir faire au royaume des coqs et pourquoi il était tout ensanglanté. Le vieux renard expliqua avec peine:

– Comme vous l'avez peut-être vu, j'ai fui les gardes de notre roi qui essayaient de me tuer.

– Mais pourquoi voulaient-ils te tuer, demanda un coq, surpris.

– Je vais vous raconter toute l'histoire. Tout a commencé lors d'une discussion orageuse sur la manière de résister à votre attaque. J'étais d'avis que nous n'étions pas assez forts pour vous affronter et qu'il valait donc mieux nous rendre et accepter de devenir vos esclaves, dans l'espoir que vous nous laisseriez rester dans notre pays. Mais le roi s'est fâché et a ordonné que je sois exécuté sur la pente de cette montagne qui se dresse au-dessus de votre royaume. Il pensait que cet exemple servirait de leçon à tous ceux qui seraient tentés de me suivre.

Là-dessus, le renard se tut, l'air pitoyable. Certains coqs, qui doutaient de sa sincérité, voulurent le tuer. Mais d'autres, qui le croyaient, les en empêchèrent, car ils pensaient qu'il pour-

rait leur servir de guide le jour de la grande offensive et les renseigner sur les positions de l'ennemi.

Quelques jours plus tard, le vieux renard, qui donnait l'impression d'avoir repris des forces, commença à discuter avec les coqs. Il dit à l'un deux:

– Tu es vraiment un coq magnifique! C'est toi qui dois être désigné pour commander l'armée. Sous tes ordres, la victoire est assurée.

Il se dirigea ensuite vers un coq d'une autre tribu et s'adressa à lui en ces termes:

– Tu as de la classe et tu inspires le respect. On le voit immédiatement, tu es un coq de haut lignage. Je suis convaincu que si l'armée est placée sous ton commandement, le royaume des coqs s'étendra son influence aux quatre coins du monde.

Puis, à un autre coq encore:

– Toi, tu as la carrure d'un roi. Quel honneur ce serait de servir sous tes ordres lors de la grande attaque!

Le vieux renard circulait dans les rangs de l'armée, discutant avec les coqs et les flattant.

La veille du jour qui avait été choisi pour la grande offensive, il déclara à un groupe de coqs:

– J'ai un important secret à vous révéler sur la bataille qui aura lieu demain, mais je ne m'en ouvrirai qu'au chef de votre armée.

Un coq s'écria:

– Cocorico! C'est moi qui suis le chef, car j'ai les ergots les plus grands! Cocorico!

Mais les autres coqs l'interrompirent et une querelle éclata. Le renard s'approcha alors d'une autre tribu et cria:

– C'est demain que doit être lancée l'attaque contre vos voisins les renards. J'ai à ce propos un secret à vous dévoiler, mais je n'en parlerai qu'au chef de cette tribu.

L'effet ne se fit pas attendre. Un coq leva la tête, fièrement:

– C'est moi le chef! Regarde ma crête, n'est-elle pas la plus rouge de toutes?, s'exclama-t-il en se pavanant.

Certains coqs s'élevèrent contre lui et une bataille sanglante éclata également dans cette tribu. Le vieux renard quitta alors ce groupe pour un autre, puis pour un autre encore, semant la discorde sur son passage.

Chacun se disait le chef: l'un parce qu'il avait le plumage le plus coloré, l'autre parce que sa voix était la plus mélodieuse et un troisième à cause de son bec qui était le plus crochu. Et ainsi, finalement, l'armée des coqs tout entière s'abandonna à une guerre fratricide.

Tandis que les coqs continuaient à se battre, le vieux renard s'échappa, profitant de l'obscurité de la nuit, et retourna dans la montagne. A l'arrivée du vieux renard, le roi ordonna la réunion du conseil de guerre. S'adressant aux membres du conseil et au roi, le renard dit:

– Nous n'avons plus aucune raison d'avoir peur: il n'est question ni de se rendre, ni de partir en exil. En effet, la discorde règne chez notre ennemi et c'est le moment pour nous de profiter de sa faiblesse.

Depuis ce jour, les renards attaquèrent sans relâche les tribus de coqs, les unes après les autres, jusqu'à ce que tout le royaume fût tombé entre leurs mains. Et c'est ainsi que les coqs et les poules devinrent, à jamais, la proie des renards.



XIII

DES TORTS IMPARDONNABLES



DES TORTS IMPARDONNABLES

Il était une fois, il y a bien longtemps de cela, un bûcheron qui allait tous les jours dans la montagne couper du bois. Il partait tôt le matin et revenait au village vers midi. Il avait un âne et, quand il avait coupé assez de bois, il le chargeait sur le dos de son âne. Il avait aussi un fils qui travaillait dans les champs pour cultiver le blé et l'orge, pendant que sa femme s'occupait des animaux.

Un beau matin, le bûcheron emmena son âne à la montagne comme à son habitude; il portait sur lui sa hache tranchante et sa dague aiguisée. Arrivé au milieu de la forêt, là où les arbres sont hauts et denses et où les loups rôdent la nuit, il attacha son âne à un arbre et prit sa hache pour couper du bois.

Il allait tranquillement son chemin à la recherche de bois mort, lorsque tout à coup, il vit devant lui un serpent endormi. Sur le dos du serpent, un petit scorpion noir rampait tout doucement vers la tête du serpent et le bûcheron comprit que ce scorpion rusé avait l'intention de mordre le serpent à la tête et de le tuer.

Le bûcheron eut pitié du serpent endormi. Il sortit sa dague et, d'un mouvement rapide, transperça adroitement la tête du scorpion, qui mourut sur le champ. Au même moment, le serpent se réveilla et comprit que le bûcheron l'avait sauvé d'une mort certaine.

– Merci infiniment, tu m'as sauvé la vie et je te suis redevable pour le restant de mes jours! A partir d'aujourd'hui, chaque matin quand tu viendras couper du bois, je te donnerai une pièce d'or, dit le serpent.

Puis il demanda au bûcheron de l'attendre un instant, alla dans un trou sous un immense rocher et en ressortit avec une pièce d'or dans sa bouche, qu'il remit aussitôt au bûcheron.

A partir de ce jour, chaque matin quand le bûcheron alla de bonne heure couper du bois dans la montagne, il rencontra le serpent, qui lui remit une pièce d'or et, avec le temps, ils devinrent de bons amis.

Les années passèrent et le bûcheron s'enrichit. Un jour, il réunit sa famille et leur annonça :

– J'ai maintenant assez d'or et je veux aller à la Mecque pour faire mon pèlerinage, car c'est là un devoir sacré. Mon fils, dans la montagne où tu iras couper du bois à ma place, tu trouveras mon ami le serpent. Dis-lui que tu es mon fils et que tu viens de ma part. Respecte-le comme tu respectes tes parents, ne dis pas de paroles inconvenantes et chaque jour, il te donnera une pièce d'or, comme il m'en a donné jusqu'à présent. Obéis à ta mère, n'attire pas la honte sur notre maison, car c'est toi qui gardes notre nom en mon absence.

Sur ces paroles, ayant arrangé ses affaires et convaincu que sa famille serait à l'abri du besoin, le bûcheron prit la route de la Mecque, le coeur tranquille et sans autre souci que son devoir religieux et le salut de son âme.

Le lendemain matin, le fils prit la hache de son père et partit couper du bois dans la montagne. A la vue du serpent, il se souvint des paroles de son père, le salua poliment et le serpent lui remit la pièce d'or, comme il faisait auparavant avec son père le bûcheron.

Et pour un temps, les choses continuèrent ainsi: chaque matin, le fils monta dans la montagne et le serpent lui remit à chaque fois une pièce d'or.

Cependant, un jour comme le fils cheminait sur le dos de son âne pour arriver tout en haut de la montagne, la route lui sembla longue et il commença à rêver à voix haute. Il se dit :

– Pourquoi se lever avant le soleil et monter jusqu'en haut de la montagne? Pourquoi attendre chaque jour que le serpent veuille bien me donner une pièce d'or? Un jour, qui sait, le serpent changera peut-être d'avis, ou un jour, il mourra et son fils n'aura plus d'amitié pour nous. Si nous n'y prenons garde, il viendra même mordre le nouveau-né dans son berceau au village! Et pourquoi me contenter d'une seule pièce? Dans son trou, il doit en avoir beaucoup, tout un trésor secret, caché par des brigands ou par un roi des temps anciens... Non, cette fois, je tuerai le serpent, je creuserai son trou et je prendrai tout l'or que j'y trouverai!

En pensant de la sorte, le fils du bûcheron arriva à l'endroit où le serpent l'attendait.

– Bonjour, dit le serpent. Je vais tout de suite t'apporter la pièce d'or. Attends-moi ici!

Sans se méfier, le serpent se dirigeait tranquillement vers son trou, quand le fils du bûcheron leva sa hache et, de toutes ses forces, assena un grand coup sur le pauvre serpent. Mais, pour son malheur, il avait coupé la queue du serpent au lieu de lui trancher la tête!

Le serpent était encore vivant, mais sa blessure lui causa une douleur terrible. Fou de douleur et sans réfléchir, il mordit le fils de son ami le bûcheron, qui en mourut immédiatement, la hache sanglante encore à la main.

Le temps passa. Un beau jour, le bûcheron revint de la Mecque et demanda à sa femme où était leur fils unique, leur espoir et leur fierté. Elle soupira, se lamenta, et avoua enfin que leur fils avait disparu, et que personne au village ne savait où il était allé.

Le lendemain matin, le bûcheron prit le chemin de la montagne et arriva à l'endroit secret, au milieu de la forêt, où le serpent l'attendait d'habitude. A sa grande surprise, il trouva son fils mort et l'âne dévoré par les loups des montagnes.

Mais, quel malheur avait bien pu les frapper? Tristement, il s'accroupit devant le trou du serpent et l'appela:

– Mon ami, je suis de retour de la Mecque et j'ai grande envie de te voir!

Le serpent sortit avec prudence le bout de sa tête et expliqua avec des larmes sincères et un profond regret ce qui avait conduit au désastre.

Le bûcheron réfléchit un moment, puis soupira et dit:

– Je suis triste, c'est vrai, mais mon fils a eu un grand tort envers toi. Faisons donc comme si rien ne nous opposait et gardons notre amitié comme par le passé. Ce qui est fait est fait et il ne sert à rien de pleurer ce qui ne peut plus changer.

Mais le serpent répondit:

– Non, non, à quoi bon parler ainsi? Tant que moi je verrai ma queue coupée et tant que toi tu te souviendras de ton fils, il ne pourra jamais y avoir de vraie amitié entre nous.

Souvenez-vous, avant de frapper, qu'il est des torts qu'on ne peut pardonner!

XIV

LE LION ET LA SOURIS



LE LION ET LA SOURIS

Il était une fois un lion qui vivait dans une grande forêt au pied du Mont Sipan, et, dans ce royaume, le lion était le Roi. Tous les anciens de la forêt le craignaient et lui obéissaient.

Tous...à l'exception d'une toute petite souris qui avait fait son terrier dans l'ancre royal du lion et contestait son autorité.

Chaque nuit, dès que le lion s'endormait, la souris sortait de son trou, sautait sur la tête du lion et commençait à lui chatouiller les oreilles, l'empêchant ainsi de dormir en paix.

Les nuits se succédaient et toutes les tentatives du lion pour chasser la souris restaient vaines. Dès que le lion se levait, la petite souris, rapide comme l'éclair, courait se cacher dans son trou. Et dès que le lion essayait de se rendormir, voilà la souris en train de sautiller sur son dos, de lui mordiller la queue et de lui chatouiller les oreilles comme avant.

Après un certain temps, le manque de sommeil se fit sentir et l'état de santé du lion se détériora. Maigre et malade, le lion n'avait même plus la force d'aller à la chasse et les animaux de la forêt commençaient à s'inquiéter de l'état de leur Roi.

Aucun animal cependant n'était au courant de la vraie cause de la maladie, car le lion craignait le ridicule et n'en avait parlé à personne. Mais sa santé ne cessait de s'altérer de jour en jour.

Face à cette situation inquiétante, un groupe d'animaux se réunit pour élucider la cause de la mystérieuse maladie et trouver un remède pour sauver le Roi.

Le tigre, l'ours, le loup et le chacal commencèrent à discuter de ce problème et leur réunion dura quatre jours et quatre

nuits. Chacun d'eux donna son avis et des arguments que les autres contestaient.

Les discussions tournaient en disputes, de sorte qu'à la fin, ils n'étaient pas plus avancés et personne n'avait trouvé de solution.

Le cinquième jour à midi, ils se mirent enfin d'accord pour aller consulter un vieux renard qui habitait tout au fond de la forêt et lui demander d'aller chez le Roi pour découvrir le secret de sa maladie.

Ils envoyèrent le chacal pour chercher le renard, car le chemin était long et difficile, puis chacun rentra chez soi pour manger et dormir après ce travail épuisant.

Après une longue marche, le chacal arriva chez le vieux renard et lui expliqua les détails du problème. Le vieux renard partit aussitôt voir son ami le lion. Arrivé chez le lion, le renard fût fort surpris de son état lamentable et lui dit:

– O mon Roi, que Dieu vous éloigne de tous les malheurs et des mauvais esprits! Depuis l'arrivée de cette maladie, la tristesse a remplacé la joie partout dans votre royaume; tous les animaux sont perturbés et même les feuilles des arbres jaunissent d'inquiétude! Nous sommes tous prêts à nous sacrifier pour notre Roi, mais nous ignorons ce qui vous arrive. Par pitié, je vous en supplie, dévoilez la source de ce problème à votre fidèle serviteur que voici!

Emu par ces paroles d'un ami de longue date et dont il connaissait la sagesse et la discrétion, le lion surmonta enfin sa timidité et avoua son impuissance face au problème que lui posait la petite souris et les nuits blanches qu'il passait tandis qu'elle s'amusait à ses dépens.

Le renard écouta attentivement le récit des malheurs de son maître et, à la fin, il lui dit:

– Quel plaisir de pouvoir être utile à son Roi! Le problème est tout simple! Dès ce soir, vous n'aurez plus d'ennuis et vous dormirez sans être dérangé.

Et, sans plus tarder, le renard s'en alla et pénétra dans la forêt à la recherche d'un chat.

Après une heure dans une partie particulièrement triste et humide de la forêt, le renard entendit de loin le miaulement pitoyable d'un chat. Il se rapprocha progressivement de la source du miaulement et aperçut une toute petite chatte affamée, maigre et grelottant de froid.

Il la salua chaleureusement et lui dit:

– Je suis vraiment désolé de te voir dans cet état lamentable, ma pauvre, je ne peux pas te laisser comme ça dans les marais. J'ai toujours été au service des pauvres, ici dans notre forêt, et je veux t'aider. Suis-moi, nous allons chez notre Roi!

La pauvre chatte, toute confuse, ne savait pas de quoi il s'agissait. Elle avait peur de voir le Roi, maître de la forêt et dit en rougissant:

– Bon renard, merci pour ta bonté, mais je suis à la fin de mes jours, la mort approche, je n'ai plus de forces: que pourrais-je donc bien faire pour notre Roi, moi qui suis si faible et si petite?

Le vieux renard la rassura aussitôt en lui expliquant le problème et comment elle pourrait se rendre utile auprès de leur Roi, le lion. Puis, comme il avait une grande expérience de la vie, il ajouta:

– Maintenant, écoute-moi bien, car j'ai un conseil à te donner: tu surveilleras la souris pour qu'elle ne dérange pas le Roi, mais tu ne la tueras jamais!

La chatte, qui avait bien saisi le problème et son rôle auprès du Roi, remercia le renard pour son aide et ses conseils, puis ils se dirigèrent tous deux vers l'antre du Roi, le lion.

Désormais, la chatte vécut dans la prospérité et le bonheur. Elle ne souffrait plus du froid et de l'humidité, et jamais elle ne manqua de nourriture, laquelle était abondante et de la meilleure qualité, comme il se doit chez un Roi.

Son seul travail, en échange, consistait à surveiller activement la souris. La nuit, pendant que le lion dormait, elle se mettait devant le trou de la souris qui n'osait plus sortir la tête de son terrier.

Le lion avait retrouvé sa tranquillité. Il dormait bien et ne tarda pas à retrouver toutes ses forces. Les animaux furent soulagés de la guérison inespérée de leur Roi et tout le royaume retrouva le bonheur grâce à la sagesse du vieux renard.

Au printemps suivant, la chatte accoucha de trois petits chatons. Or, pour son malheur, elle oublia de leur rappeler le conseil du renard.

Un jour, pendant que la mère était absente, les chatons jouaient ensemble quand soudain, l'un d'eux aperçut la petite souris et, sans penser à mal, l'attrapa et la tua sur-le-champ.

Quand la mère rentra, elle se rappela le conseil du vieux renard, qui lui avait bien dit de surveiller la souris sans jamais la tuer, et elle commença à se lamenter. Mais, hélas, le malheur était déjà fait.

Quelques jours plus tard, le lion se rendit compte qu'il n'y avait plus de souris dans son antre, il remercia donc la chatte pour le grand service qu'elle lui avait rendu et la pria de partir. C'est ainsi que la chatte et ses trois chatons durent retourner errer par la forêt, misérables comme avant.

XV

LE VOYAGE D'AVDICHO



LE VOYAGE D'AVDICH0

Il y a très longtemps, un pauvre paysan nommé Avdicho vivait avec sa femme et ses enfants dans le village de Réché. Il travaillait durement dans ses champs qu'il labourait à l'aide de deux boeufs, mais, d'année en année, les récoltes diminuaient, et Avdicho avait de la peine à nourrir sa famille.

Un beau matin, de bonne heure, il réveilla donc sa femme et ses enfants et leur annonça :

– Il est trop difficile de continuer ainsi. Je veux aller rencontrer Dieu pour lui expliquer notre souffrance et lui demander d'améliorer notre lot. Je lui demanderai de nous rendre riches.

Sa femme, alarmée par la brusque décision de son mari, l'interrompit prudemment :

– Mais, quelle idée diabolique t'est venue à l'esprit? Es-tu fou? Ne sais-tu pas que nul ne rencontrera Dieu avant le jugement? Tu devrais te contenter de ce que tu as, au moins, nous ne risquons pas de mourir de faim. Bientôt, nos enfants t'aideront dans le travail et nous aurons une vie beaucoup plus facile, tu verras.

Ils le supplièrent tous de renoncer à son projet, mais en vain. Avdicho était déterminé à rencontrer Dieu et personne ne parvint à lui faire changer d'avis. Une canne à la main et un baluchon sur l'épaule droite, Avdicho embrassa sa famille et se mit en route.

Après quelques jours d'une marche longue et pénible dans des contrées sauvages et isolées, il trouva sur son chemin un immense serpent couché à l'ombre d'un chêne. D'abord effrayé par la taille énorme du serpent, son aspect horrible et l'odeur de

puanteur qui s'en dégageait, il comprit bientôt que le serpent agonisait.

Dès que le serpent le vit approcher, il lui demanda d'une voix extrêmement faible:

– Qui es-tu? Cela fait des années qu'aucun homme n'ose traverser ce pays.

Avdicho répondit d'une voix assurée:

– Je suis Avdicho, du village Réché. Je vais rencontrer Dieu pour lui demander de me rendre riche!

Le serpent soupira, sa queue - qui se trouvait à quelque distance de là - trembla, et des larmes aux yeux, il demanda:

– Avdicho du village Réché, pour l'amour de Dieu, pourrais-tu te souvenir de moi quand tu rencontreras Dieu? Cela fait de longues années que je souffre de douleurs terribles: le coeur me brûle, mon estomac se rétrécit, des vers me mangent de l'intérieur et ma peau saigne et me démange. Je ne peux même pas bouger et les vautours m'ont à l'oeil. Je ne suis ni vivant, ni mort, je ne peux plus continuer ainsi. Avdicho, je t'en supplie, demande à Dieu de me guérir!

– Par Dieu, je te plains!, dit Avdicho, je demanderai à Dieu de te délivrer de ces douleurs insupportables.

Avdicho quitta le serpent malheureux et continua son chemin. Quelques jours plus tard, après une marche épuisante sous le soleil ardent et par les nuits glaciales des hauts plateaux, peu avant le coucher du soleil, il aperçut de loin un paysan dans son champ. Le paysan quitta son travail, vint à sa rencontre au bord de la route et le salua avec ces mots:

– Voyageur, sois le bienvenu! Tu as l'aspect d'un homme qui vient de loin, tes pieds sont poussiéreux, la sueur coule sur ton visage et tes vêtements portent les traces d'un long voyage. Viens donc dans ma maison pour te reposer et dormir!

Avdicho répondit:

– Je suis en chemin pour rencontrer Dieu et lui demander de me rendre riche. Je suis Avdicho du village Réché!

Le paysan répondit:

– Avdicho du village Réché, as-tu perdu la raison? Rentre chez toi, personne ne peut atteindre Dieu!

Mais, Avdicho ne voulut rien entendre. Il passa la nuit chez le paysan et, le lendemain, il était toujours décidé à reprendre la route.

Le paysan comprit qu'il était inutile d'insister et demanda alors:

– Avdicho du village Réché, pourrais-tu te souvenir de moi quand tu seras en face de Dieu? Ma vie est trop difficile, je ne sais comment nourrir ma famille. Chaque année, le blé et l'orge poussent en abondance dans mes champs et les épis deviennent lourds de graines, riches et pleines et dorées à souhait. Mais, quand le moment de la récolte approche, les graines tombent d'elles-mêmes et les oiseaux dévorent tout sans exception. Demande à Dieu, s'il te plaît, de me délivrer de cette misère et de m'accorder la richesse.

Avdicho le lui promit, salua le paysan et reprit sa route.

Après plusieurs jours d'un voyage long et éprouvant, Avdicho rencontra, dans une forêt, un groupe de chasseurs fiers et arrogants. Leur chef s'adressa à lui en ces termes:

– Paix sur toi, étranger. Je vois que tu n'es pas de ce royaume. Quelle affaire t'amène donc parmi nous?

Avdicho répondit:

– Je suis Avdicho du village Réché. Je vais rencontrer Dieu pour lui demander la richesse.

Le chef des chasseurs s'exclama:

– Avdicho du village Réché, es-tu fou de parler ainsi? Jamais tu ne pourras rencontrer Dieu et tu ferais mieux de rentrer dans ton village!

Mais, Avdicho ne voulut rien entendre et, à la fin, le chef des chasseurs lui demanda:

– Avdicho du village Réché, si vraiment tu persistes dans ton projet, continue donc ton chemin en paix. L'un de mes chas-

seurs t'accompagnera un moment, car dans cette forêt, les bandits sont maîtres et les routes sont peu sûres. Mais, lorsque tu rencontreras Dieu, demande-lui, si tu le peux, de rétablir l'ordre dans mon royaume, car personne ne m'écoute et personne ne m'obéit!

Avdicho promit au chef des chasseurs de transmettre sa requête à Dieu, puis il prit congé.

Après plusieurs jours d'une marche longue et pénible sur des sentiers escarpés, Avdicho arriva au milieu de grands rochers sur une haute montagne. Soudain, une personne apparut devant lui.

Bouleversé par cette apparition subite, Avdicho demanda d'une voix tremblante:

– Qui es-tu?

L'homme devant lui était très beau et haut de stature, il portait une belle barbe et son visage était lumineux. Il répondit d'un ton aimable et bienveillant:

– Je suis Khidrezindé, l'Eternel. Pourquoi es-tu venu sur cette montagne?

– Je suis Avdicho du village Réché. Je veux rencontrer Dieu pour lui demander de me rendre riche.

– Tu ne peux pas rencontrer Dieu, Avdicho, mais je peux transmettre tes requêtes, si tu le souhaites, dit Khidrezindé. Avdicho, rassuré par la douceur de ses paroles, cessa de trembler. Il savait que Khidrezindé vécut il y a très longtemps et qu'il vivra jusqu'au jour du jugement. Il disparut un jour de la face de la terre, mais il apparaîtra aux gens quand il le veut.

– Maître, s'il te plaît, quand tu iras vers Dieu, demande-lui d'abord de me rendre riche! Ensuite, Maître, n'oublie pas que, sur mon chemin, j'ai trouvé un serpent malade - demande à Dieu de le guérir. Puis, j'ai rencontré un pauvre paysan dont les moissons tombaient avant la récolte et un roi dans le royaume duquel régnait un désordre total - demande à Dieu d'améliorer tout cela!

– Attends-moi ici, je t'apporterai bientôt la réponse de Dieu, dit Khidrezindé.

Khidrezindé disparut sans laisser aucune trace de son passage, puis il réapparut subitement devant Avdicho et lui dit:

– Avdicho, Dieu a accepté toutes tes demandes. Premièrement, pour toi, tu trouveras la richesse. Quant au chef des chasseurs, c'est une fille. Tant qu'elle ne sera pas mariée, il y aura des désordres, mais une fois mariée, son règne sera efficace et l'ordre rétabli dans son royaume. Dis au pauvre paysan que sous un chêne, dans son champ, sept grandes jarres remplies d'or sont enterrées et qu'il doit creuser et les enlever. Quant au serpent, enfin, il doit manger le cerveau d'un imbécile et il guérira.

Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, Khidrezindé disparut de nouveau, laissant Avdicho seul sur la haute montagne. Très heureux et le coeur en fête, Avdicho reprit le même chemin pour rentrer dans son village de Réché.

Quelques jours plus tard, il arriva dans le royaume du chef des chasseurs et alla directement à son palais. Le roi se leva et demanda s'il avait pu rencontrer Dieu. Avdicho répondit qu'il ne voulait pas en parler dans cet endroit et demanda au roi de sortir avec lui sans que personne les accompagne. Ils sortirent donc du palais et Avdicho expliqua:

– Dieu a dit que tu étais une fille et non un homme. Le désordre et la désobéissance dans ton royaume persisteront tant que tu ne seras pas mariée. Dieu a ordonné que tu te maries.

Très étonné, le roi lui dit:

– Ce que tu racontes est vrai. Je me suis déguisée en homme. C'est une longue histoire dont je ne veux pas raconter les détails maintenant. Mais, puisque Dieu m'a ordonné de me marier, je suis prête à me marier avec toi, et tu deviendras roi avec moi dans ce royaume merveilleux.

– Non, non. Je suis moi-même très riche et je suis certain de ce que je possède. Tu ne pourras jamais m'offrir plus. Je ne veux pas d'autres richesses!

La fille-roi renouvela son offre généreuse et lui dit avec chaleur:

– Tu peux amener ta femme et tes enfants, ils auront tout ce que leurs coeurs demandent et tes enfants seront élevés comme les enfants des rois.

Mais, Avdicho ne voulut rien entendre et quitta le royaume pour rentrer chez lui.

Avdicho marcha quelques jours encore et rencontra le paysan qui l'avait accueilli auparavant. Le paysan lui souhaita la bienvenue et lui demanda ce que Dieu avait dit à son sujet. Avdicho dit:

– Dieu a ordonné que tu creuses sous le chêne qui se trouve dans ton champ. Là, tu trouveras sept grandes jarres toutes pleines d'or rouge.

Le coeur du pauvre paysan commença à battre très fort et ses yeux s'agrandirent d'étonnement. Toutes ces années de misère, alors qu'un trésor était enfoui sous ses pieds? Il appela ses fils et, sans plus tarder, ils se mirent à creuser tous ensemble la terre sous le chêne.

Finalement, après une heure de travail en creusant profondément entre ses racines, ils sortirent, l'une après l'autre, sept grandes jarres toutes pleines d'or rouge. Le paysan manqua tomber à la renverse tellement il était heureux, puis, il dit, la voix tremblante d'émotion et de reconnaissance:

– Avdicho du village Réché, c'est toi qui m'a apporté cette immense richesse, c'est grâce à toi que nous sommes sauvés. Grâce à toi, nous voyons la fin de nos peines et de ces noires années de disette. Sois sûr que ton nom ne sera pas oublié! Voici, prends, quatre des jarres sont pour toi, et avec les trois autres, moi et ma famille vivrons sans soucis pour le restant de nos jours. Prends ces jarres, car tu les mérites!

– Non, non, je n'en veux pas! Moi, Avdicho du village Réché, je suis plus riche que vous autres, plus riche que quiconque, et ma richesse est certaine, car c'est Dieu qui me l'a promise!

Le paysan le supplia encore longuement d'accepter l'or, mais Avdicho ne voulut rien entendre et continua enfin son chemin.

Après de longs jours et de longues nuits de marche, il passa par l'endroit où il avait rencontré le serpent agonisant. Il le salua et lui dit:

– Pauvre serpent, je t'apporte de bonnes nouvelles!

Le serpent ouvrit lentement les yeux et dit d'une voix à peine audible:

– Quelle chance! Raconte-moi ce qui s'est passé.

Avdicho commença alors à raconter toute l'histoire: son long et pénible voyage, sa rencontre avec Khidrezindé sur la montagne, l'histoire de la fille-roi, chef des chasseurs et celle du pauvre paysan et de ses jarres d'or rouge. Finalement, il conclut:

– Et quant à toi, mon pauvre serpent, Dieu a ordonné que tu manges le cerveau d'un imbécile!

Le serpent le fixa un bon moment, l'air pensif. Enfin, il dit:

– Alors, Avdicho, si j'ai bien compris, tu ne t'es pas marié avec la fille-roi.

– C'est cela même, dit Avdicho.

– Avdicho, tu n'as pas accepté non plus les quatre jarres toutes pleines d'or rouge que le paysan voulait te donner.

– C'est exact, dit Avdicho.

– Et pourquoi n'as-tu pas accepté cet or, Avdicho?

– Parce que je ne voulais pas de tout cela, dit Avdicho.

– Bien, dans ce cas, je ne crois pas que je trouverai plus stupide que toi. Vraiment, tu es un imbécile!, dit le serpent.

Et, d'un mouvement rapide, il leva la tête, tua Avdicho et mangea son cerveau.

Ainsi se termina le voyage d'Avdicho le cupide qui voulait plus que ce qu'on lui offrait. Il faut savoir que la cupidité est un mauvais guide.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
I. L'oiseau-chanteur nocturne "Gulé-Gulé"	9
II. Le précipice des anciens	19
III. Le chien de Bakran.....	25
IV. Le bohémien et l'Agha.....	29
V. Alexandre et la richesse.....	33
VI. L'influence de la terre	37
VII. Optimisme.....	43
VIII. Entre le dire et le faire.....	47
IX. Les apparences sont parfois trompeuses	51
X. Le paradis n'est pas un caravansérail	57
XI. Le prince et le chasseur	61
XII. La division	65
XIII. Des torts impardonnables.....	73
XIV. Le lion et la souris.....	79
XV. Le voyage d'Avdicho	85

Editions Orient-Réalités
Case postale 2
CH-1211 Genève 7

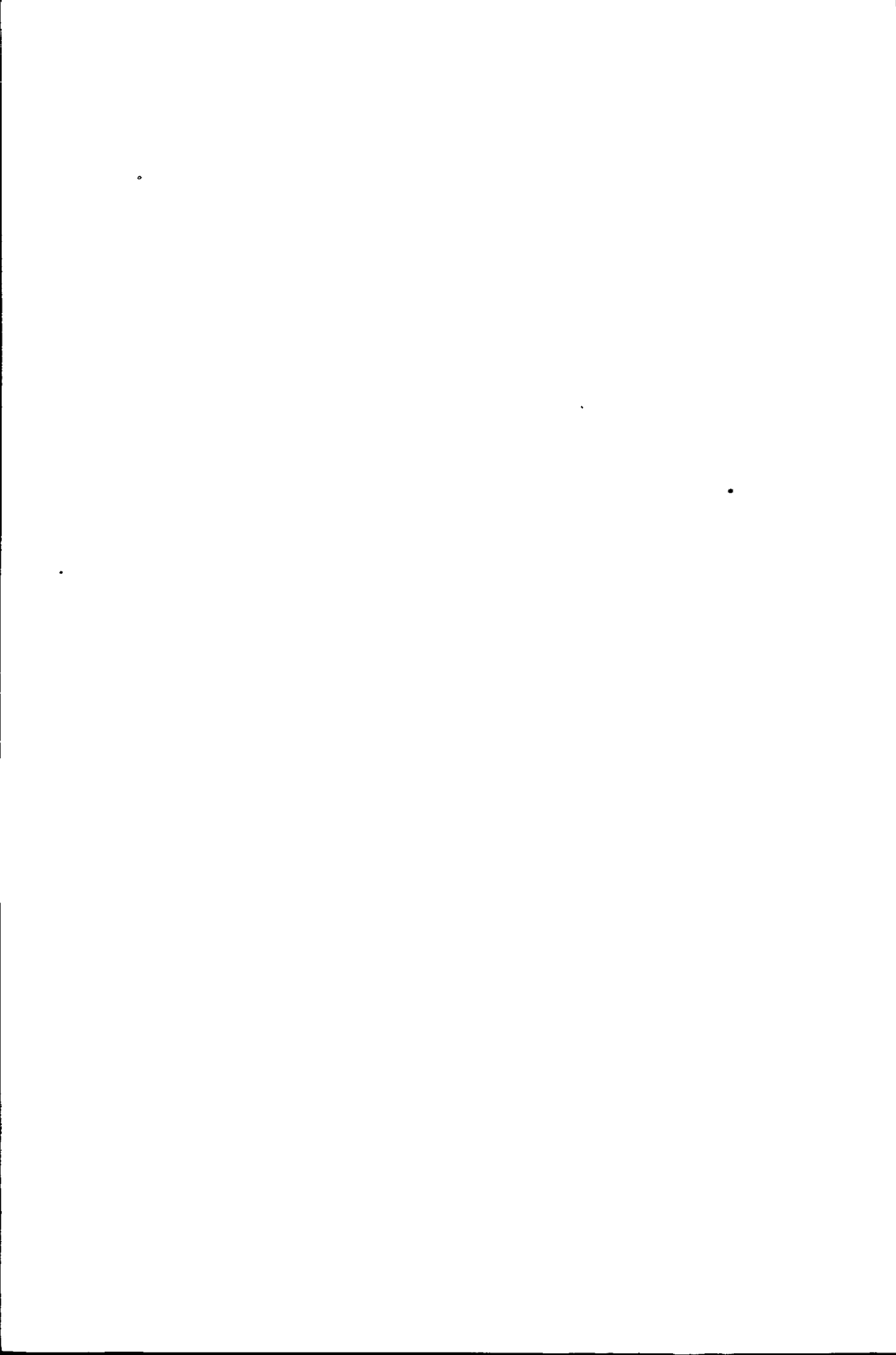
PERESH

CONTES
DU
KURDISTAN

Volume II

Deuxième édition

Traduction du texte anglais par
G.G. REBENOK et B. JATON



Les illustrations de cet ouvrage ont été réalisées par

ZEP

(P. Chappuis, 39, rue des Racettes, 1213 Onex)

et

Thierry SERAFIN

(62B, route du Grand-Lancy, 1212 Grand-Lancy)

*Cet ouvrage a été réalisé grâce au financement
de l'Entraide Protestante Suisse (EPER)*

INTRODUCTION

Entité ethnique, culturelle et historique, le Kurdistan, patrie des Kurdes, n'est pas un Etat indépendant, mais une terre colonisée: des frontières artificielles ont été imposées par la force, principalement par la France et l'Angleterre, après la première guerre mondiale.

A part l'Iran, qui nomme officiellement une partie réduite du Kurdistan "Province du Kurdistan", aucun autre Etat occupant son territoire n'autorise l'usage du nom "Kurdistan". L'Iraq, la Turquie et la Syrie évitent fanatiquement le mot Kurdistan. Les maîtres ultranationalistes de l'Iraq désignent le Kurdistan comme "le nord de l'Iraq" et les dirigeants d'Ankara comme "l'est de la Turquie"; en Syrie, le Kurdistan n'existe pas. Cela explique combien les cartes officielles de cette partie du monde peuvent être trompeuses!

Le territoire du Kurdistan occupe une vaste région au coeur de l'Asie mineure, riche en pétrole. Principalement recouvert par des forêts ou des montagnes au profil déchiqueté couvertes de neige, il s'étend de la côte de la Mer Noire aux steppes de la Mésopotamie d'un côté, et des montagnes de l'Anti-Taurus aux plateaux iraniens de l'autre. Grâce à son altitude élevée, le Kurdistan échappe aux chaleurs brûlantes dont la Mésopotamie souffre si gravement.

Ses montagnes élevées sont, pour la plupart, recouvertes de forêts de chênes et d'autres essences de bois de haute futaie, tandis que plus bas, de magnifiques noyers abondent. Une grande partie des vallées et des terrasses qui bordent ces montagnes sont régulièrement cultivées. On y voit des champs de maïs, des vergers et des vignobles.

Le Kurdistan est l'un des premiers lieux d'établissement de la civilisation humaine. Jarmo, dans le sud du Kurdistan, est le plus ancien village agricole du Moyen-Orient et son existence remonte à environ 4000 ans avant J-C. Ses habitants avaient l'expérience de la culture des champs et de la domestication de certains animaux.

Au début du second millénaire, des nomades indo-européens déferlèrent en vagues successives dans ces régions et imposèrent leur culture aux autochtones. Convertis à l'Islam au cours du VIIIème siècle, les Kurdes servirent avec ardeur la nouvelle religion. Le prince kurde bien connu Saladin (1139-1193), à la tête des forces islamiques, reprit le contrôle de Jérusalem, après avoir vaincu les croisés et réunifié l'Empire musulman.

Grâce à une longue tradition profondément enracinée et au territoire accidenté du Kurdistan, les Kurdes, qui étaient tombés sous la domination des Califes de Bagdad dès la seconde moitié du Xème siècle, purent par la suite échapper à la domination Abasside, établissant leurs propres états et principautés indépendantes ou semi-indépendantes, tels les Marwanites, les Shaddadites, les Hassanwahides, etc. Sous le règne des Ottomans et des Safavides, les Kurdes purent à nouveau échapper à tout contrôle, mettre en place leur propre administration et créer des principautés, telles Botan, Badinan, Baban, Goran, Ardelan, etc. Ces principautés étaient aussi des centres de renaissance culturelle. Au milieu du XIXème siècle, elles furent annexées une à une par la force aux empires Ottoman et Perse.

Le territoire du Kurdistan a été dans le passé, et est encore aujourd'hui, le champ de bataille de guerres historiques. Alexandre le Grand y affronta Darius, roi de Perse. Plus récemment, les armées anglaise, française et russe combattirent contre l'armée ottomane pendant la première guerre mondiale. Aujourd'hui, la guerre Iran-Iraq fait rage sur le territoire kurde.

Durant cette guerre qui a duré huit ans, les dirigeants arabes de Bagdad, soutenus par les autres gouvernements arabes et sous les regards indifférents des institutions et de la communauté internationale, utilisèrent massivement les armes chimiques contre les résistants kurdes et procédèrent à des actes de génocide, en utilisant fréquemment et de façon irréfutable ces armes contre les populations civiles; alors l'Irak est devenu le premier pays du monde qui a gazé sa propre population.

La langue kurde dans sa forme écrite existe depuis le VIIème siècle. Dana Adams Schmidt, première journaliste occidentale à entrer au Kurdistan en pleine révolte en 1962, alors sous le commandement du Général Barzani, fut étonnée de découvrir que de nombreux mots kurdes avaient la même signification en anglais. La culture kurde est officiellement bannie: c'est pourquoi elle s'est développée en tant que forte et riche culture orale pour compenser la perte de l'écriture, comme cela a été observé par de nombreux spécialistes, notamment le soviétique Basil Nikitin. Notre but n'est pas d'exprimer une riche écriture littéraire, mais de transcrire de simples contes qui ont été transmis par narration continue des anciens aux plus jeunes.

Ce second recueil rassemble les conclusions d'une expérience humaine vécue tout au long de milliers d'années. Elle devient alors l'héritage populaire et le témoignage du passé. En vertu d'une longue tradition de cohabitation entre diverses religions et différents courants confessionnels, des apports juifs, chrétiens et musulmans imprègnent - sans haine et avec bonne humeur - le tissu de certains de ces contes. A la lumière de ces récits, l'auditeur reçoit des critères impartiaux, qui lui permettent d'établir ce qui est bon ou mauvais lors d'événements spécifiques. La morale exprimée est généralement acceptée par la communauté entière. En plus du langage populaire à l'expression à la fois amusante et puissante, les contes, dans leur forme naïve, sont faciles à mémoriser. Ils n'expriment

aucun préjugé de race ou de culture, contribuent à créer une force morale et à combler certains besoins spirituels. Finalement, ces histoires donnent au lecteur européen une meilleure compréhension du patrimoine culturel kurde.

I

**L'OISEAU-CHANTEUR NOCTURNE
"GULÉ-GULÉ"**



L'OISEAU-CHANTEUR NOCTURNE "GULÉ-GULÉ"

Nous étions une soixantaine d'hommes armés traversant plusieurs villages en ruines et des champs abandonnés dans la région vallonnée de Ceme-Keklé. Notre chemin croisa celui d'un groupe de Peshmergas du P.K.K. (membres du parti des travailleurs du Kurdistan). Nous nous saluâmes et nous souhaitâmes bonne chance avant de partir dans des directions différentes.

Peu avant le coucher du soleil, nous atteignîmes la rive est du fleuve Gerdiya, dans le port de Hakyaria situé à l'extrémité est du pays anatoli. Le climat de guerre du Kurdistan était lourdement présent. Il y avait une étroite coopération militaire entre les deux armées d'occupation, les Irakiens et les turques. Les forces aériennes et l'artillerie irakiennes bombardaient constamment les territoires libérés du Kurdistan. Malgré les ravages causés par la guerre, en cette période de l'année, le mois de mars, certaines espèces de fleurs précoces avaient fait une timide apparition. Des nuages pourpres, gris et noirs menaçants se mouvaient lentement à basse altitude dans le vaste ciel de Hakyaria. Les hauts pics montagneux apparaissaient et disparaissaient tour à tour dans la brume qui recouvrait aussi certaines vallées. Sous ce ciel nuageux, irradié par le soleil couchant, des oiseaux migrateurs aux larges ailes volaient par milliers en désarroi, cherchant un abri pour la nuit dans la plaine de Beraz-Gir.

A cause des pluies diluviennes du jour précédent, le fleuve Gerdiya inondait ses rivages et les gués que nous pensions

emprunter pour traverser, en nous tenant par la main, étaient maintenant abondamment couverts d'eau boueuse.

Nous étions dispersés dans la région. Les hauteurs étaient occupées par nos hommes, par mesure de précaution. Quelques-uns de nos Peshmergas étaient descendus vers le fleuve et, comme d'habitude, ils sortaient les pneus de leur cachette et les gonflaient. Avec quelques branchages, un radeau fut rapidement construit, prêt à emmener deux à deux les Peshmergas jusque sur la rive ouest, où ils allaient occuper les points stratégiques sur les hauteurs. Ainsi, progressivement, nous descendîmes tous vers le fleuve et traversâmes vers la rive ouest.

Juste avant de commencer notre longue marche nocturne, nous fîmes un grand feu près de la rive. Nous mangeâmes du pain, du fromage et des noix et bûmes du thé. Ensuite, nous avons formé des groupes de deux, séparés par une distance d'environ cent mètres. Notre guide était un ami d'enfance, Xano Areb Barzani, homme intègre, courageux et intelligent. Il devait mourir durant l'été 1988. Xano connaissait bien cette région dévastée de Hakyaria, sous la haute surveillance des patrouilles turques, aussi bien de jour que dans la nuit la plus obscure.

Nous commençâmes à grimper, puis descendre, puis remonter, pour redescendre, progressant sur un terrain extrêmement sauvage. Puis, il ne fut plus possible de se rappeler combien de fois nous étions grimpés et redescendus, puis passés à travers des régions de forêts extrêmement denses. Nous traversâmes de nombreuses rivières; quelques uns d'entre nous tombaient; enfin, nous atteignîmes une longue plaine couverte de petits arbres sans feuillage. Maintenant, il faisait complètement nuit; il suffisait d'être à deux mètres de distance pour ne plus voir les autres; aussi, nous essayâmes autant que possible de rester tout près les uns des autres. Nous avons uniquement le droit de communiquer par chuchotements. Dans cette région, les patrouilles des unités spéciales turques étaient

nombreuses. L'odeur des excréments de chèvre étaient une indication que nous étions proches d'une étable abandonnée récemment par les troupeaux, ou plutôt vidée par les forces turques afin de ne pas nourrir les Peshmergas. On entendait aboyer des chiens dans le lointain.

Après avoir marché si longtemps, nos pieds étaient trempés, car il nous était impossible de voir où nous les posions et les trous faits par les fréquents passages de mules, de chevaux et d'ânes étaient pleins d'eau boueuse. Nous ne pouvions éviter d'y mettre fréquemment les pieds.

Nous marchions sur le flanc droit de notre unité. Je demandai à mon ami s'il savait où nous étions. Il me répondit que nous nous trouvions sur territoire contrôlé par les Turcs, puis, plus tard, dans une région dominée par les Arabes, et ainsi de suite.

Progressivement, les nuages s'éloignèrent et le ciel était plein de brillantes étoiles. Il était environ deux heures du matin. Je réalisai soudain qu'une voix mélodique nous suivait.

Je demandai à mon compagnon s'il entendait cette voix et il me répondit que oui: c'était l'oiseau Gulé-Gulé et cela faisait plus d'une heure qu'il nous suivait. Lorsque nous avions parcouru une centaine de mètres, il s'envolait jusqu'aux arbres les plus proches de nous. A nouveau, impressionnant et triste, nous entendîmes chanter:

"Gulé-Gulé Gulé-Gulé".

L'oiseau continua à nous suivre, son chant faisant écho dans la montagne.

Je demandai à mon compagnon pourquoi l'oiseau nous suivait ainsi:

– Penses-tu qu'il est heureux que nous traversions sa contrée?

Mon ami répondit:

– Je ne sais pas, mais connais-tu son histoire?

Je lui répondit que non.

- Sais-tu ce que "Gulé-Gulé" veut dire? me demanda-t-il.
- Oui, c'est le petit de la vache qu'on appelle ainsi: le veau, lui répondis-je.
- C'est de cela qu'il s'agit dans l'histoire, me dit-il.
- Alors, raconte-moi cette histoire pendant que nous marchons, demandai-je.

- D'accord. Dans cette région de Hakyaria vivait une famille heureuse: le père, la mère et quatre enfants, deux filles et deux garçons. Les enfants étaient forts et beaux et ils aimaient leurs parents. La famille possédait des chèvres, des moutons et des vaches. Ils avaient abondance de lait, de fromages et de beurre; ils cultivaient aussi du blé, de l'orge, des lentilles. Leurs vergers regorgeaient de figues, de raisin, de noix et leurs abeilles leur donnaient du miel. Pourtant, leur bonheur ne dura pas longtemps. La mère tomba malade; se sentant proche de la mort, elle appela ses enfants auprès d'elle et leur dit:

- Mes chers enfants, vous savez que je suis très malade; je me sens de plus en plus faible, chaque jour je me sens plus mal. Si je meurs, n'oubliez pas ...

Elle ne put finir sa phrase et les enfants éclatèrent en pleurs, appelant leur mère.

Elle les calma et continua:

- N'oubliez pas mon conseil: votre père va se remarier et sa femme sera trop dure envers vous. Ne lui faites pas confiance.

- Mais que pouvons-nous faire, nous sommes petits et sans défense, répliquèrent les enfants les yeux pleins de larmes.

- Mes merveilleux enfants, votre père m'a promis de ne jamais obéir à sa nouvelle femme en ce qui vous concerne, dit la mère.

Quelques heures plus tard, elle fermait les yeux pour toujours. Le lendemain, les enfants suivirent leur père pour aller l'enterrer et chacun d'eux planta un narcisse sur la tombe.

Les semaines et les mois passèrent et le père se remaria. La belle-mère haïssait les enfants, mais n'osait leur faire du mal lorsque leur père était là. Pourtant, elle les obligeait à travailler durement dans la maison et au-dehors.

Un jour, le père dit:

– Il y a longtemps que je n'ai rendu visite à votre oncle au village de Girane. J'aimerais aller lui rendre visite pour quelques jours.

L'idée ne plut pas aux enfants, mais ils ne dirent rien et, le lendemain, le père quitta la maison et ils prirent tristement congé de lui.

Le surlendemain, il pleuvait et neigeait et le vent soufflait. La belle-mère attendait une occasion de se débarrasser des enfants. Elle prit le petit veau qu'on appelait Gulé-Gulé et le cacha dans l'étable du voisin. Elle attendit le retour des enfants, qui devaient revenir tard le soir des pâturages où ils avaient mené paître les chèvres et les vaches. Ils arrivèrent trempés et rentrèrent les chèvres et les vaches dans leurs étables respectives.

La belle-mère se tenait à la porte de la maison et leur dit:

– Aucun de vous n'entrera dans la maison si vous ne ramenez pas le petit veau.

Les enfants allèrent chercher dans l'étable, mais il n'y était pas. Ils revinrent, mais la belle-mère se tenait résolument plantée devant la porte et leur dit encore une fois:

– Si vous ne retrouvez pas le petit veau, vous n'entrerez pas dans cette maison.

Les enfants la supplièrent:

– Il est tard, il fait nuit, il vente, il neige et pleut tout à la fois, nous avons froid et sommes tout mouillés, nous vous en prions, laissez-nous entrer; nous avons faim. Demain, nous irons chercher le veau dans la montagne.

– Allez-vous-en, je ne vous laisserai pas entrer, leur dit-elle en claquant la porte.

Les pauvres enfants affamés allèrent chez les voisins, mais tous, l'un après l'autre, leur dirent:

– Nous avons peur de votre belle-mère, elle est connue pour sa cruauté, nous n'osons pas vous abriter.

Et tous fermèrent leur porte aux enfants. Ainsi, abandonnés de tous et sans autre choix, ils se résignèrent et se mirent en route pour la montagne. Dans l'obscurité, ils cherchèrent et appelèrent dans toutes les directions:

– "Gulé-Gulé", "Gulé-Gulé", "Gulé-Gulé".

Mais personne ne répondait et le petit veau restait introuvable. Ils étaient perdus dans la neige, la pluie et le vent et les loups des montagnes se rapprochaient de plus en plus.

Les enfants en étaient terrifiés. Ils sentaient qu'une bande de loups affamés se rapprochait et ils grimpèrent sur un arbre. Lorsque les loups atteignirent l'arbre, l'aîné dit à ses frères et sœurs:

– Nous sommes abandonnés de tous, prions Dieu d'une seule voix afin qu'il nous transforme en oiseaux.

Ils pleurèrent tous les quatre et supplièrent Dieu de les transformer en oiseaux. Ils furent exaucés et devinrent alors les oiseaux "Gulé-Gulé".

Lorsque le père rentra chez lui, il fut bien étonné de ne pas voir ses enfants et questionna sa femme. Celle-ci prétendit ne pas savoir où ils étaient, sans doute encore à vagabonder dans la montagne.

Très inquiet, le père s'élança à leur recherche dans la nuit tombante. Il les appela désespérément et vainement, jusqu'à en perdre la tête. Mais les enfants devenus oiseaux l'avaient repéré dans la nuit et l'avaient reconnu. Dès lors, ils ne se quittèrent plus et le père parcourut la montagne avec les quatre oiseaux jusqu'à la fin de ses jours.

C'est ainsi que l'oiseau qui suit notre marche est appelé "Gulé-Gulé". Jusqu'à ce jour, il cherche "Gulé-Gulé", le petit veau, et il le cherchera toujours.

Lorsque mon camarade eut terminé son histoire, l'oiseau nous suivait toujours, chantant la même mélodie. Nous arrivions près du village de Hupe.

Plus tard, ce village sera bombardé à l'arme chimique par l'armée irakienne, comme de nombreux autres villages de la même région.



II

LE PRÉCIPICE DES ANCIENS



LE PRÉCIPICE DES ANCIENS

Sur les terres de la tribu Nerwa, il y avait un village situé au pied d'une montagne abrupte. Les aigles choisissaient de construire leur nid dans les anfractuosités de ces rochers vertigineux, appelés jusqu'à ce jour "précipice des anciens".

Ce précipice avait une histoire:

Il y avait alors dans ce village une tradition que personne ne remettait en question. Lorsque les hommes du village devenaient trop vieux et que leurs forces déclinaient et ne leur permettaient plus d'être indépendants, leurs fils ou petit-fils chargeaient l'aïeul sur leur dos et se mettaient en route dès l'aube pour faire l'ascension de la montagne. De là-haut, ils jetaient alors le vieillard dans le précipice et celui-ci allait s'écraser au pied des rochers dominant le village. Les aigles et les loups des montagnes avaient tôt fait de dévorer le cadavre. Tel était le sort de tous ceux qui vivaient vieux au village de la tribu Nerwa.

Ainsi, un jour, le petit-fils avertit son père qu'il avait décidé de partir le lendemain avec le grand-père, devenu trop vieux, jusqu'au précipice. Le grand-père était résigné à ce qui l'attendait.

A l'aube, le petit-fils alla réveiller son grand-père, prépara son sac, dans lequel il enfouit de la nourriture, du sel, de quoi faire du feu, sa pipe et du tabac. Puis, il chargea son grand-père sur son dos et commença l'ascension des pentes escarpées.

Après une longue et dure ascension, le jeune homme se sentait fatigué. Ils étaient déjà fort éloignés du village. Il assit le grand-père et sortit de son sac de quoi prendre un petit

déjeuner. Sachant ce qui allait bientôt lui arriver, le grand-père demanda à son petit-fils:

– Te rappelles-tu, lorsque tu étais enfant, je te racontais des histoires chaque soir? Tu ne pouvais t'endormir avant d'avoir écouté une histoire.

– Oui, grand-père, j'aimais particulièrement les histoires des deux petites chèvres Zeng et Beng, répondit le petit-fils. Le grand-père se mit alors à évoquer le passé, tout ce qu'ils avaient fait ensemble et soudain, il demanda à son petit-fils:

– Qu'aurais-tu dit, lorsque tu étais encore un petit garçon, si je t'avais raconté qu'un jour, tu me jetterais du haut du précipice des anciens? Tu ne l'aurais pas accepté, n'est-ce pas?

– Certainement que j'aurais pleuré à chaudes larmes et que je serais venu me réfugier dans tes bras pour me serrer contre toi et je t'aurais assuré que jamais je ne ferais une chose pareille et que je ne laisserais personne te faire cela.

– Le grand-père dit:

– C'est exactement par ces mots que j'ai répondu à mon grand-père lorsque, il y a de cela bien longtemps, je l'ai emmené au précipice des anciens.

Puis le petit-fils déclara qu'il était temps de se remettre en route et, ayant fait son sac et portant son grand-père sur son dos, il reprit l'escalade de la montagne. Près de midi, ils arrivèrent au sommet. Le jeune homme était tout en sueur et fatigué. Il dit à son grand-père qu'il désirait fumer une pipe et qu'ensuite il le jetterait du haut de la falaise. Ils étaient assis au bord de cet abîme.

Soudain, le petit-fils découvrit que, derrière ses épais sourcils, ses cheveux clairsemés et sa barbe, le grand-père souriait.

Il dit:

– Grand-père, tu sais que, dans un instant, je vais te jeter dans le précipice, et tu souris?

– Oui, mon petit-fils.

Puis le grand-père se plongea dans ses pensées, le regard passant de son petit-fils au précipice et vice-versa. Le jeune homme observait, attendant une explication.

– Mon petit-fils, je souris parce que je me rappelle tellement bien, comme si c'était aujourd'hui, qu'il y a de longues années, je me trouvais à ta place et mon grand-père était exactement à la mienne, au même endroit. Je l'ai effectivement jeté dans le précipice, mais sais-tu ce qui me fait sourire, c'est que dans de nombreuses années, c'est toi qui te trouveras à ma place; tu me suivras, dit le grand-père.

Il regarda le précipice, puis son petit-fils à plusieurs reprises, avec une grande tristesse et un air soucieux. Le petit-fils commença à visualiser ce que le grand-père venait de lui expliquer, regarda son grand-père, puis tourna ses yeux vers le bas de l'horrible précipice des vieux, imaginant qu'il roulait et s'écrasait enfin sur les rochers. Il regarda le village dans le lointain. Plongé profondément dans ses pensées, il regarda encore son grand-père, puis à nouveau le précipice et le village, tout en fumant sa pipe. Son esprit était pris par une vive émotion et, soudain, il se mit à sourire.

Le grand-père dit:

– Mon petit-fils, lorsque j'ai jeté mon grand-père du haut de ces rochers, j'étais triste; es-tu joyeux de me voir mort au bas de ces rochers?

En disant cela, il fixait le précipice.

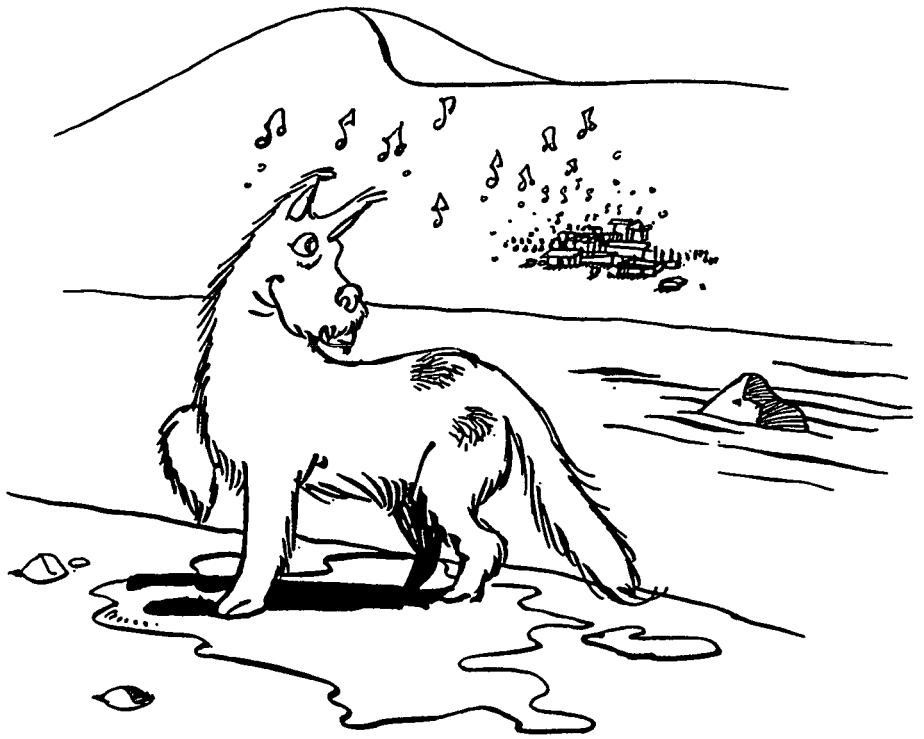
– Non, non, grand-père, pas du tout, maintenant je vais te ramener au village sur mon dos et je ne te jetterai pas du haut de la montagne.

Les yeux du grand-père s'éclairèrent et il était si heureux qu'il se jeta dans les bras de son petit-fils. Ils se mirent à redescendre et, au coucher du soleil, ils atteignirent le village. Les habitants chantèrent et dansèrent durant sept jours pour célébrer l'occasion.

C'est ainsi que depuis lors, la coutume de jeter les vieux du haut de la montagne disparut.

III

LE CHIEN DE BAKRAN



LE CHIEN DE BAKRAN

Sur la rive est du fleuve Euphrate se trouvait le village de Bakran. Exactement de l'autre côté du fleuve se trouvait un autre village du nom de Rezan.

Dans le village de Bakran, il y avait un homme qui possédait un chien. Mais, contrairement aux traditions du Kurdistan, ce chien avait la fâcheuse habitude d'accepter de la nourriture de n'importe qui. Chaque famille dans les villages kurdes a coutume de posséder un chien. Ces chiens sont les gardiens des troupeaux et des champs cultivés par chaque famille. Il était donc vital que chaque chien prenne l'habitude d'accepter de la nourriture uniquement de son maître, sinon sa loyauté n'était plus assurée.

Ainsi, non seulement le chien de cet homme ne se souciait guère de la provenance de sa nourriture, mais encore, lorsqu'il entendait de la musique venant du village de Rezan, il n'hésitait pas à traverser le fleuve à la nage pour aller se goberger de l'autre côté.

Il était partout et devant toutes les portes, tout le monde en avait assez. Ainsi, un jour, les villageois de Bakran et de Rezan décidèrent de s'en débarrasser.

C'était une chaude journée d'été. Les villageois de Rezan commencèrent à faire de la musique. Dès qu'il entendit la musique, le chien de Bakran courut vers le fleuve et nagea vers la rive opposée; mais, dès qu'il s'en approcha, la musique cessa de ce côté-là, tandis que les villageois de Bakran commencèrent à leur tour à chanter et faire de la musique. Aussitôt, le chien fit demi-tour et se mit à nager dans la direction de Bakran. A peine approchait-il de la rive que la musique cessait et que les gens de

Rezan recommençaient à jouer et chanter. Le chien, déjà exténué, fit encore demi-tour en direction de la rive ouest.

Six fois, les gens de Rezan firent de la musique et six fois, ils arrêterent. Les gens de Bakran firent de même et le chien en fut tellement exténué qu'il se noya au milieu du fleuve et fut emporté par le courant.

IV

LE BOHÉMIEN ET L'AGHA



LE BOHÉMIEN ET L'AGHA

Un bohémien musicien, qui parcourait la montagne avec son "Tambour", arriva en vue du campement d'un Agha dans les alpages.

Le soir, l'Agha ordonna de préparer un grand feu et dit que tous les hommes, les femmes et les enfants se réunissent pour écouter les chants du bohémien et passer ainsi une joyeuse nuit. On installa le chanteur sur un beau tapis, la foule l'entoura et il se trouva ainsi au centre, en face de l'Agha qui était de l'autre côté du feu.

Le chanteur bohémien commença à jouer de son Tambour et chanta:

"Mon Agha a des yeux de jais,
une taille de gazelle,
il est beau et mince,
il est généreux."

L'Agha se sentit flatté, il leva sa main en signe de joie et dit:

– Serviteur, prépare un sac plein de riz pour notre cher chanteur.

En entendant cela, le chanteur se réjouit et, prenant à nouveau son Tambour, il se mit à chanter:

"Parmi les hommes de la tribu,
Mon Agha est le plus courageux
Il est le plus beau
Personne ne peut rivaliser avec lui!

L'expression de l'Agha montrait sa grande satisfaction lorsqu'il entendit la chanson. Vaniteux, il leva la tête et dit:

– Serviteur, prépare deux sacs de figes pour notre cher chanteur! Le chanteur, extrêmement heureux, reprit son Tambour et joua une nouvelle fois:

"Notre Agha est homme de Dieu,
Il prie cinq fois par jour,
Remplit tous ses devoirs religieux
Avec piété et honnêteté."

Le sourire de l'Agha s'élargit encore et il dit au Serviteur:

– Prépare encore un sac d'or pour lui.

La fête dura jusque près de minuit et, le lendemain, le chanteur se réveilla et se prépara à quitter le campement, attendant cependant la venue de l'Agha pour prendre congé.

Lorsque l'Agha parut, le bohémien lui dit:

– Mon Agha, il est temps que je reprenne la route car mon chemin est encore long.

– Que la protection de Dieu soit avec toi. Adieu et bon voyage!, lui dit l'Agha.

– Mais, mon Agha, j'attends les présents que votre majesté a commandé pour moi la nuit passée!

L'Agha, également étonné, ouvrit grand les yeux et dit:

– De quels cadeaux parles-tu?

– Du riz, des figes et de l'or, dit le bohémien.

– En fait, nous t'avons donné la même sorte de matière que tu nous as offerte: je sais très bien que je n'ai pas les yeux noirs, que je ne suis pas mince, car je peux voir mon ventre, que je ne suis pas non plus généreux, ni courageux, ni un homme de Dieu, mais bien plutôt un bandit dans ces montagnes. Tu m'as rendu heureux par tes descriptions mensongères et tes belles paroles et je t'ai rendu heureux de la même manière. Aussi, je ne crois pas te devoir quelque chose.

Le bohémien chanteur se mit donc en route sans rien emporter de l'Agha.

V

ALEXANDRE ET LA RICHESSE



ALEXANDRE ET LA RICHESSE

Parmi nous, nombreux sont les gens qui accordent une immense importance à l'argent. Plus ils en ont, plus ils en veulent et ils finissent par n'avoir plus qu'un seul but dans la vie: accumuler de l'argent et en accumuler encore. C'est ainsi qu'ils passent à côté de l'essentiel, dédaignant tout ce qui ne s'achète pas. Mais heureusement, il y a des exceptions.

Ecoutez l'histoire d'Alexandre le Grand. Ce roi, qui avait conquis d'immenses territoires en Asie, était le chef le plus connu et le plus puissant de son époque. Il régnait en maître sur les richesses du monde: peuples, terres, troupeaux, récoltes, or, argent, il possédait tout.

Au cours de ses campagnes militaires, qui le menaient dans de nombreux et lointains pays, Alexandre le Grand était toujours suivi de sept astrologues, qu'il ne manquait jamais de consulter avant de prendre une décision.

Un jour, alors qu'il se trouvait fort loin de la Macédoine, il tomba gravement malade. Aucun médecin ne parvenait à le guérir, aussi fit-il appel à ses astrologues pour en savoir davantage sur son état. Quand les sept astrologues se trouvèrent réunis autour de lui sous sa tente, il leur dit:

– Comme vous le voyez, je suis très malade et je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. J'aimerais avoir votre avis sur le mal dont je souffre.

Les sept astrologues lui répondirent:

– Nous sommes à votre service, Maître. Accordez-nous seulement trois jours et nous vous donnerons notre réponse.

Ce délai leur fut accordé et les sept hommes se retirèrent. Trois jours plus tard, les astrologues, le visage sombre, retournèrent auprès d'Alexandre et lui dirent:

– Le mouvement des étoiles et la forme des sables indiquent qu'aucun remède ne pourra vous sauver et que vous allez bientôt quitter cette terre.

Après un bref silence, le roi prit la parole:

– Moi qui ai conquis le monde, voilà que la mort me tend les bras. Fort ou faible, riche ou pauvre, chacun d'entre nous doit, tôt ou tard, l'affronter. Personne ne lui échappe.

Il dicta ses dernières volontés et ses yeux se fermèrent pour le grand sommeil. Le jour de l'enterrement arriva. La foule en larmes s'était massée sur le chemin du cimetière. Le cortège apparut, avançant lentement sur le sentier qui serpentait à travers les collines.

A la vue du cercueil, l'étonnement fut grand et personne ne put en croire ses yeux.

– Jamais encore nous n'avions vu une chose pareille!, s'exclamaient les gens.

En effet, chacun pouvait voir, ouverte et vide, la main gauche d'Alexandre qui sortait du cercueil.

Après l'enterrement, un des compagnons d'armes d'Alexandre s'adressa à la foule en ces termes:

– Mes amis, je comprends votre étonnement à la vue du spectacle auquel vous venez d'assister. Mais ne pensez-vous pas qu'Alexandre a voulu nous laisser une précieuse leçon de sagesse? Il a voulu nous rendre conscients des limites de l'argent: aussi riche et puissant qu'il ait été, il a quitté ce monde les mains vides.

VI

L'INFLUENCE DE LA TERRE



L'INFLUENCE DE LA TERRE

A une époque reculée, le prince de Badinan décida d'étendre son influence à tous les villages éparpillés au pied du Mont Shirin.

Sur le versant ensoleillé de ce mont, la contrée de Beroj comptait seize villages qui, même s'ils entretenaient des contacts amicaux les uns envers les autres, vivaient chacun de façon indépendante. Après avoir rattaché ces villages à sa principauté, le prince y envoya un percepteur, qui prit contact avec chaque chef de village et le chargea de collecter les impôts de ses administrés.

Tout se passa bien jusqu'au moment où le fonctionnaire du prince atteignit Hesné. Là, il se rendit chez le chef, un nommé Celo, qui l'invita à entrer et lui offrit un siège. Après avoir bu le lait de chèvre qui lui avait été servi, le percepteur s'adressa à Celo :

– Celo, je suis venu te demander la part d'impôts que ton village, comme les autres villages de la région de Beroj, doit payer au prince.

En entendant ces mots, la chaleur avec laquelle Celo avait accueilli son hôte fit place à une grande colère et il répondit, menaçant, la main sur le manche de son poignard :

– Comment oses-tu me demander une chose pareille ? Je t'ordonnes de quitter immédiatement le village, avant que je ne te mettes dehors moi-même !

Le fonctionnaire du prince fût extrêmement surpris de cette réponse, aussi inattendue que brutale. Il ne se le fit pas dire deux fois et, sans même avoir goûté au repas qui lui avait été servi, il quitta le village en toute hâte. Trois jours plus tard, le

percepteur arriva au palais du prince et s'empessa de lui raconter son différend avec Celo, le chef du village de Hesné. Le prince, l'ayant entendu, s'exclama:

– Voilà qui est trop fort! Comment un petit chef de village ose-t-il défier mon autorité! Il faut lui donner une leçon.

Le conseiller du prince, un vieil homme connu pour sa sagesse, prit alors la parole et suggéra:

– Mon prince, il est peut-être plus sage d'attendre avant de prendre des mesures de représailles envers Celo. Cherchons d'abord à connaître la raison de son refus...

– Si tel est ton avis, soit, répondit le prince, pensif, mais comment?

– Invitons-le ici au palais. Vous pourrez vous entretenir personnellement avec lui et peut-être comprendrez-vous alors son attitude, répondit le conseiller.

Une semaine plus tard, Celo, répondant à l'invitation du prince, se rendit à Amedyié, la capitale de Badinan, et se présenta au palais du prince. Il fut accueilli de fort aimable façon.

Au cours du repas que lui offrit le prince, celui-ci demanda à Celo de payer l'impôt. Au grand étonnement de tous, Celo répondit qu'il acceptait volontiers.

L'affaire semblait définitivement réglée et, quelques jours plus tard, le percepteur se rendit à nouveau à Hesné. Mais, il ne s'attendait guère à l'accueil qu'il reçut. Celo, lorsqu'il l'aperçut, se mit dans une telle colère que le percepteur fit demi-tour sur le champ, sans demander son reste!

De retour à Amedyié, il courut au palais pour rendre compte au prince de sa visite à Celo.

– Quoi, il me défie à nouveau!, s'écria le prince, les sourcils froncés.

Le conseiller du prince, voyant combien celui-ci était irrité de l'attitude de Celo, fit la proposition suivante:

– Mon prince, laissez-moi me charger de cette affaire, car je crois que j'arriverai à découvrir la raison qui pousse Celo à

agir comme il le fait. Il n'est pas fou, il doit donc y avoir une explication à son comportement.

– Soit, dit le prince. Fais comme bon te semble.

Quelques heures plus tard, des soldats se mirent en chemin pour Hesné. Le vieux conseiller du prince leur avait donné l'ordre d'attendre la nuit pour agir. Ils s'assirent sous un arbre peu avant l'entrée du village et attendirent que le soir arrivât.

Lorsque le soleil eut disparu derrière les hautes montagnes rocheuses qui se profilaient à l'horizon, trois soldats s'activèrent en cachette. Ils commencèrent à remplir un sac de la terre du village de Hesné, tandis que les autres soldats allaient chez Celo pour l'inviter à nouveau à Amedyié.

Celo accepta l'invitation. Le prince et les ministres s'étaient préparés à examiner le cas de Celo le rebelle. Mais l'homme qu'ils trouvèrent en face d'eux était calme et bien disposé.

– Mon prince, c'est avec plaisir que je vous paierai l'impôt que mon village vous doit.

Deux gardes du prince conduisirent alors Celo hors de la salle d'audience. Pendant ce temps, selon le plan élaboré par le vieux conseiller, quelques soldats se hâtèrent d'étaler la terreur amenée de Hesné à l'endroit où se tenait Celo un instant auparavant.

Celui-ci revint, escorté de deux gardes, et se trouva, sans s'en douter le moins du monde, debout sur la terre de son village.

– Celo, tu as changé d'avis et tu es donc prêt maintenant à payer l'impôt, lui dit le prince.

Celo répliqua, furieux:

– Personne au monde n'a le droit d'exiger que nous payions des impôts! Et si vous voulez nos récoltes, il vous faudra d'abord éliminer tous les habitants du village!

De nouveau, les gardes encadrèrent Celo et le firent sortir de la salle d'audience. Une fois la terre de Hesné remise dans le sac, on ramena le chef récalcitrant devant le prince.

– Celo, nous aimerions savoir si tu es prêt à payer tes impôts, comme tous les autres villages de Beroj, lui demanda le prince.

Celo, debout sur la terre d'Amedyié, répondit sur un ton aimable:

– C'est un honneur pour moi et mon village de vous entendre me faire une telle requête. Tout ce que le village possède est à vous.

Celo fut à nouveau conduit hors de la salle et, une fois encore, la terre fut étalée sur le sol.

Cette scène se répéta cinq fois et, chaque fois que Celo se trouvait sur la terre de son village, il refusait obstinément de payer l'impôt. En revanche, lorsqu'il se trouvait sur la terre d'Amedyié, il se montrait entièrement d'accord de payer.

Le prince finit par demander à son vieux conseiller de lui expliquer ce phénomène étrange, cette façon dont le caractère de Celo changeait du tout au tout selon la terre sur laquelle il se trouvait.

Le conseiller lui répondit:

– Mon prince, le comportement de l'homme n'est pas seulement façonné par l'éducation qu'il reçoit, mais aussi par la terre sur laquelle il naît, grandit et vit. L'honnêteté, la sincérité, le courage, la lâcheté, la générosité, l'avarice, l'arrogance, la simplicité, la cruauté, la gentillesse, la crédulité, tous ces traits de caractère sont déterminés également par la terre.

Ainsi, comme vous avez pu le constater, la terre de Hesné est une terre fière et brave.

VII

OPTIMISME



OPTIMISME

"Mes enfants, nos ancêtres nous ont appris que le désespoir nous atteint dans certaines circonstances. Or, le désespoir est le plus proche ami de la mort. Quand il s'installe dans le coeur de l'homme, il l'empêche de voir les beautés du monde. Mais, s'il reste dans nos coeurs ne serait-ce qu'une petite parcelle de confiance en notre destin, le désespoir prend la fuite. C'est pourquoi, même dans les conditions les plus sombres, il faut toujours garder espoir, comme le montre l'histoire suivante".

En des temps reculés, le Kurdistan était gouverné par un roi tyrannique et la peur qu'il inspirait à la population était immense. Dans ce malheureux royaume vivait un menuisier, qui avait une femme d'une grande beauté. Ils habitaient une petite maison aux abords de la ville, tout près de la route qui conduisait à la montagne.

Un jour, le roi, qui rentrait de la chasse accompagné de sa suite, aperçut la femme du menuisier qui revenait du puits où elle était allée chercher de l'eau. Il fut frappé par sa beauté et en tomba amoureux. Il se tourna alors vers son ministre:

- Qui donc est cette femme si belle?

Le ministre répondit:

- C'est la femme du menuisier.

Le roi ordonna alors à son ministre de tout arranger pour que cette femme se trouve à son palais le lendemain.

Le ministre s'exclama:

- Mais son mari n'est pas mort! Le prince lui répondit:

- Le menuisier a une journée pour remplir une pièce de sciure. S'il n'y parvient pas, il sera pendu.

Les gardes se rendirent chez le menuisier pour lui transmettre l'ordre du roi. En apprenant la décision du souverain, le désespoir envahit le menuisier.

– Même si je passais ma vie entière à scier du bois, j'arriverais tout juste à remplir un tiers de cette pièce. Alors, comment la remplir toute entière pour demain?

Il raconta à sa femme ce qui s'était passé et l'implora de l'aider à scier du bois. Elle lui répondit avec un grand calme:

– O menuisier, ne t'inquiète pas. Viens dormir comme tous les soirs, Dieu est grand et les portes qu'il peut ouvrir sont innombrables.

Mais, le menuisier continua à scier du bois en pleurant. Il répéta:

– Demain, je vais être pendu, tu resteras veuve et d'autres mains entoureront ta taille.

Quelques heures plus tard, la femme revint et trouva le menuisier qui, désespérément, continuait à scier du bois.

– O menuisier, dit-elle, ne t'inquiète pas. Viens dormir comme tous les soirs, Dieu est grand et les portes qu'il peut ouvrir sont innombrables.

Cette fois, ayant perdu tout espoir, le menuisier suivit sa femme.

Le lendemain matin, des coups frappés à la porte réveillèrent le menuisier. Il était sûr que les gardes du roi venaient le chercher pour l'exécuter. Sa femme ouvrit la porte et les trouva en effet devant elle.

- Où est ton mari?, lui demanda l'un d'entre eux.
- Que lui veux-tu?, répondit-elle.
- Il doit faire un cercueil, dit le garde.
- Pour qui?, demanda la femme en tremblant.
- Pour le roi. Il vient de mourir.

VIII

ENTRE LE DIRE ET LE FAIRE¹

¹ Cette histoire m'a été racontée par Mam Talie, quelques mois seulement avant de mourir dans un combat contre l'armée irakienne. Mam Talye venait de succéder à Hurmez Melik Ciko, qui est un héros pour les Assyriens comme pour les Kurdes. Ce dernier avait trouvé la mort dans une bataille, alors qu'il était encerclé par les chars du régime de Bagdad.



ENTRE LE DIRE ET LE FAIRE

Dans certains villages de la région de Badinan, Juifs, Chrétiens et Musulmans cohabitaient en paix. Chaque communauté avait sa synagogue, son église ou sa mosquée et vivait selon ses propres coutumes, tout en respectant celles de ses voisins.

Un jour, dans le village d'Ardel, un mollah rendit visite au curé, qui l'accueillit avec joie et l'invita à entrer.

Bientôt, la conversation s'anima. Les deux hommes s'étaient lancés dans une discussion sur l'Islam et le Christianisme. La soeur du curé, qui venait de s'asseoir auprès d'eux, les écoutait avec attention, tout en tricotant.

A un moment donné, le curé dit au mollah:

– Mon cher ami, il me semble que l'Islam et le Christianisme diffèrent sur certains points. Tenez, par exemple, selon l'Islam, un homme a-t-il le droit d'avoir plusieurs chemises et plusieurs pantalons?

– Mais naturellement, chacun peut avoir autant de chemises et de pantalons qu'il le désire, répondit le mollah, surpris.

– Alors, vous voyez, mon ami, c'est un des points sur lesquels nous ne sommes pas du même avis. La religion chrétienne nous interdit de garder deux chemises et deux pantalons si notre voisin est dans le besoin, car on doit toujours donner à plus pauvre que soi.

Tandis qu'ils poursuivaient leur dialogue, on frappa à la porte. La soeur du curé se leva pour aller ouvrir.

Elle trouva devant elle, sous une pluie diluvienne, un pauvre homme qui tremblait de froid. Il supplia:

– Ma soeur, ayez pitié d'un pauvre hère qui a faim et qui souffre du froid!

La soeur du curé, émue, le pria d'attendre un instant dans le couloir.

Quelques minutes plus tard, elle revint avec une chemise et un pantalon et les tendit au pauvre homme. Celui-ci, le visage illuminé par la reconnaissance, s'exclama:

– Que Dieu vous protège, toi et ta famille, et qu'il apporte le bonheur dans ce foyer!

La soeur du curé rejoignit son frère et le mollah qui pour–suivaient leur discussion avec animation. Il était près de minuit lorsque le mollah s'aperçut qu'il était grand temps de rentrer.

Il remercia ses hôtes de la bonne soirée qu'il avait passée en leur compagnie et s'en alla. Une fois le mollah parti, le curé demanda à sa soeur:

– Qui est venu frapper à notre porte tout à l'heure?

– C'était un mendiant, lui répondit-elle.

– Et...tu lui as donné quelque chose?, s'enquit-il, inquiet.

– Oui, bien sûr!

– Et... que lui as-tu donné?

– J'ai donné une de tes chemises et un de tes pantalons à ce pauvre diable.

– Ça alors! Tu...tu lui as donné une de mes chemises et un de mes pantalons, répétait le curé, abasourdi.

– Mais, qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête?

– Eh bien, je n'ai fait que mettre en pratique la morale chrétienne! Ne disais-tu pas tout à l'heure à notre ami le mollah qu'un chrétien qui a deux chemises et deux pantalons doit en donner un à plus pauvre que lui? Et je t'assure que cet homme en avait besoin.

Fort contrarié, le curé s'écria:

– Mais, je ne t'ai jamais dit que tu devais mettre en pratique mes paroles: laisse donc aux autres le soin de le faire!

IX

LES APPARENCES SONT PARFOIS TROMPEUSES¹

¹ *Cette histoire a été racontée à plusieurs responsables de la Croix-Rouge ainsi qu'à d'autres organisations humanitaires et internationales après les massacres perpétrés en 1983 et 1988.*



LES APPARENCES SONT PARFOIS TROMPEUSES

A l'époque du roi Salomon vivait un cheik très connu et très respecté. On l'appelait le cheik vert car il était toujours vêtu de cette couleur, symbole de l'honnêteté et de la charité.

Il vivait dans une ville où il tenait un commerce. Chaque matin, il se rendait à son magasin et, comme il ne rentrait pas de la journée, sa fille cadette lui apportait un repas chaud vers midi.

Un jour, la fille du cheik apporta à son père une soupe à la viande. Tandis que le cheik commençait à manger, un chien errant s'approcha et s'allongea près de lui.

Le chien regardait le cheik fixement et attendait que celui-ci lui lançât les os. Il salivait à la vue de ce bon repas et pensait qu'il pourrait enfin calmer sa faim. Le cheik savourait sa viande tranquillement.

Mais que faisait-il des os? Les donnait-il au pauvre chien? Pas du tout: le cheik vert, une fois qu'il avait terminé un morceau de viande, mettait soigneusement les os en tas à côté de lui.

Le chien, affamé, remuait la queue et regardait le tas d'os avec avidité. Mais il eut beau faire, le cheik ne lui prêta pas la moindre attention.

La fille du cheik, qui avait été témoin de la scène, éprouva une grande pitié pour le pauvre chien. Elle se tourna vers son père, le regard courroucé:

– Père, pourquoi mettez-vous tous ces os de côté au lieu de les donner à ce chien famélique? Il semble en avoir tellement envie!

Le père lui fit cette réponse:

– Ma fille, attends que j'aie fini ma soupe. Je lui donnerai alors tous les os à la fois.

– Mais, père, il serait beaucoup plus charitable de les lui donner au fur et à mesure!

Quand il eut terminé son repas, le cheik vert, qui prétendait être un homme de Dieu, prit chaque os l'un après l'autre et les jeta violemment en direction du chien.

Un des os atteignit le chien avec tant de force qu'il lui cassa la patte. Le pauvre animal hurla de douleur et s'en alla, clopinant, trouver le roi Salomon.

En effet, à cette époque, c'était au roi Salomon que tous les êtres vivants s'adressaient lorsqu'ils voulaient que justice fût rendue. Le pauvre chien arriva devant le roi, traînant la patte lamentablement.

Il conta, en sanglotant, sa mésaventure au roi, qui en fut profondément touché. Celui-ci se tourna alors vers ses gardes et leur dit:

– Vite, amenez-moi le cheik vert. Il a fait du mal à ce pauvre chien et il mérite d'être puni.

Un peu plus tard, les gardes revinrent encadrant le cheik vert. Salomon, en bon roi qu'il était, ne tolérait pas l'injustice. Il s'adressa au cheik sur un ton sec:

– Cheik vert, pourquoi as-tu cassé la patte de ce pauvre chien? Ton coeur est-il insensible au malheur d'autrui?

Salomon, ne recevant aucune réponse, reprit:

– Tu ne réponds pas? Je t'ai demandé pourquoi tu t'es comporté si méchamment envers cet animal innocent?

Le cheik vert leva les yeux et dit:

– Mon seigneur, prophète de Dieu, sachez que ce chien galeux, qui traîne autour de mon magasin, risque de faire fuir les clients.

Salomon répliqua seulement:

– Est-ce toi ou est-ce Dieu qui lui a donné la vie?

Puis, il se tourna vers le chien:

– Mon pauvre chien, dis-moi quel châtement veux-tu que j'inflige au cheik vert?

Le chien devint extrêmement pensif. Comme il ne disait mot, le roi lui redemanda:

– Veux-tu que j'applique la loi du talion et que je lui casse un bras?

Le pauvre chien s'exclama:

– Non, je ne veux pas que vous lui cassiez le bras: s'il ne peut plus travailler, ses enfants en souffriraient aussi et cela, je ne peux l'accepter.

Salomon suggéra alors:

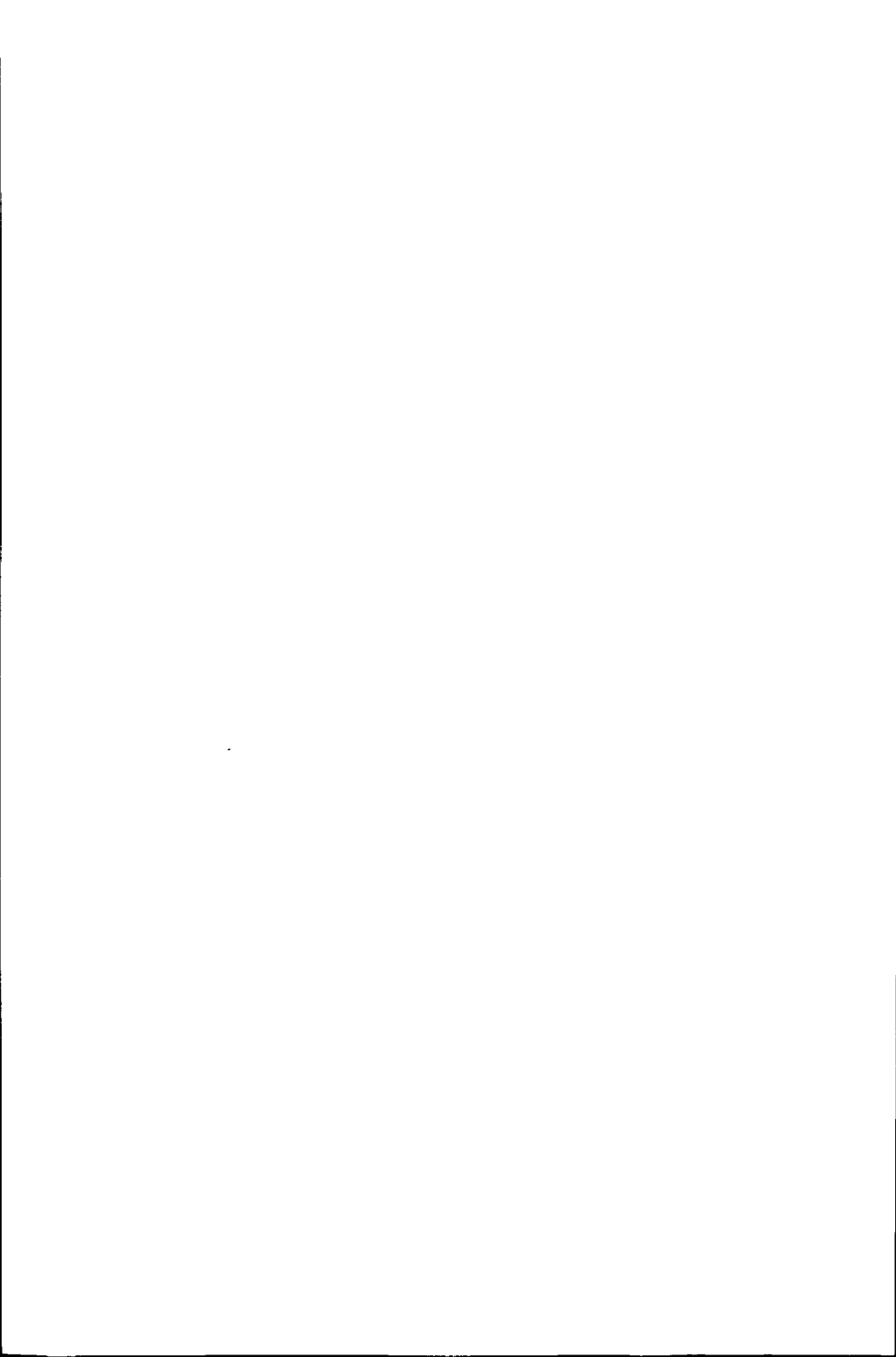
– Je pourrais le faire mettre en prison? Qu'en penses-tu, pauvre chien?

Mais, le chien rejeta également cette proposition. Et il refusa de même d'autres punitions que Salomon envisageait. Finalement, le roi, à court d'idées, lui dit:

– Alors, dis-moi, quelle est la punition que tu souhaites me voir infliger au cheik vert?

– Votre Excellence, répondit le chien après une brève hésitation, j'aimerais que vous lui interdisiez de porter des vêtements verts, qui sont le symbole de l'honnêteté et de la charité. Il devra s'habiller comme tout le monde, afin que de pauvres animaux comme moi ne soient plus induits en erreur par la couleur de ses vêtements et ne viennent pas vers lui en espérant trouver un homme généreux. Voilà la punition que j'aimerais vous voir lui infliger.

Ainsi fut fait. Salomon ordonna immédiatement qu'on retirât au cheik ses habits verts et qu'on lui donnât à la place des vêtements ordinaires.



X

**LE PARADIS N'EST PAS UN
CARAVANSÉRAIL**



LE PARADIS N'EST PAS UN CARAVANSÉRAIL

Tout ce qui reste aujourd'hui du village de Barzan, ce sont des ruines. Car les tyrans du régime arabe baasiste de Bagdad, forts de leur politique anti-kurde, ont détruit le Kurdistan rural et ont déporté ses habitants dans les provinces arabes pour les arabiser.

Mais, par le passé, Barzan avait été un village prospère, où les différentes croyances religieuses étaient respectées; la population vivait dans la fraternité.

Juifs, Chrétiens et Musulmans possédaient des vignes, des champs et des troupeaux. Les uns étaient spécialisés dans le tissage, les autres dans la fabrication des outils et les troisièmes faisaient de l'artisanat. Grâce à cette répartition des tâches, le village se suffisait à lui-même. En outre, la culture populaire était florissante.

Un jour d'été, le mollah, le curé et le rabbin du village, assis à l'ombre d'un chêne, se mirent à discuter du paradis. Le curé demanda au rabbin, avec une grande curiosité:

– Dis-moi, mon ami, le paradis a-t-il, comme tout lieu, un centre et une périphérie?

– Oh, mon cher ami, naturellement! Et, en outre, le centre est la meilleure partie du paradis, répondit le rabbin doctement.

Le mollah se taisait, mais il n'en suivait pas moins attentivement la discussion.

– Je vois, dit le curé, étonné. Et à qui donc le centre du paradis est-il réservé?

– Mais, c'est très simple. Je pensais que tu savais qui s'y installerait, fit le rabbin.

– Personnellement, je crois que c'est nous, les Chrétiens. Nous croyons en Jésus Christ, le fils de Dieu, répondit le curé.

Le mollah, qui ne soufflait mot, jetait des regards intéressés à ses compagnons.

– Non, non, mon cher curé, pas du tout. Mais d'abord, dis-moi, d'Abraham, de Moïse et de Jésus, qui est venu le premier?

– Abraham et Moïse, bien sûr, répliqua le curé innocemment, sans voir où le rabbin voulait en venir.

– Tu vois bien, nous sommes les premiers! Et comme le centre du paradis appartient aux premiers, il nous est réservé, dit le rabbin d'un air convaincu, tirant tranquillement sur sa pipe.

Le curé, troublé par cette réponse inattendue, demanda:

– Si vous, les Juifs, allez prendre le centre du paradis, nous autres, Chrétiens, où nous installerons-nous?

– Vous aurez toute la périphérie, répondit le rabbin d'un air indifférent.

Le mollah, qui croyait que les Mohamétants étaient les maîtres absolu du Paradis, réagit enfin:

– A ce que j'entends, vous vous êtes partagé le paradis. Le centre pour les Juifs, la périphérie pour les Chrétiens. Puis-je savoir s'il nous restera un petit coin pour nous, les disciples de Mahomet, le dernier prophète de Dieu?

Le rabbin, avec un sourire rusé, dit:

– Ecoute, ami mollah, le paradis n'est pas un caravansérail, il ne peut être ouvert à tout le monde!

XI

LE PRINCE ET LE CHASSEUR



LE PRINCE ET LE CHASSEUR

Le prince de Botan, amoureux des montagnes du Kurdistan, décida d'aller passer quelque temps sur les hauteurs. Après avoir marché de longues heures, il arriva à un col.

Le prince et ses hommes, fatigués, venaient de s'asseoir pour reprendre haleine et regarder le vaste panorama qui s'étendait sous leurs yeux, lorsque le prince remarqua, non loin de là, un homme qui, accroupi au pied d'un rocher, observait quelque chose avec attention.

Etonné de cette rencontre dans une contrée aussi sauvage, le prince s'approcha de l'homme et lui demanda :

– Que fais-tu là, mon brave ?

– Je chasse, Sire, répondit l'homme.

– Mais on n'a jamais vu de chasseur sans arme !, s'étonna le prince. Où donc est ton fusil ?

– Je n'ai que ma perdrix, cachée sous ces branches, là-bas.

– Bon, d'accord, tu as une perdrix, mais je ne comprends toujours pas comment tu chasses !

– Sire, c'est justement cette perdrix domestique qui m'aide à chasser : lorsqu'elles l'entendent chanter, les perdrix sauvages qui vivent dans ces montagnes, arrivent à tire-d'aile pour se battre avec elle. Mais, elles n'en ont pas le temps, car à peine se sont-elles approchées de ma perdrix qu'elles se prennent dans les pièges que j'ai tendus tout autour d'elle. Je n'ai alors plus qu'à les ramasser et à les emporter chez moi pour les manger, expliqua le chasseur.

– Ainsi, tu chasses la perdrix sauvage, ou plutôt, c'est ta perdrix domestique qui t'aide à chasser ses amis des montagnes, dit le prince.

– C'est cela, Sire, répondit poliment le chasseur.

Le prince, indigné, apostropha la perdrix domestique:

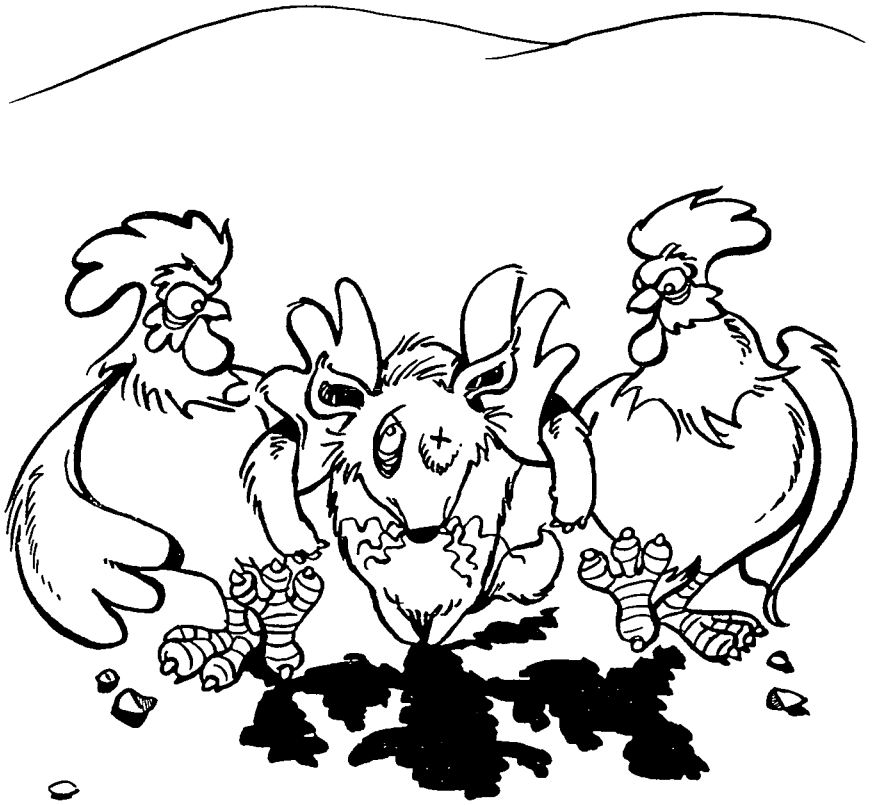
– C'est impardonnable! Comment peux-tu tromper tes propres amis, tes congénères, pour les faire tomber dans les mains de celui qui te retient prisonnière dans une cage et qui est donc ton ennemi? Et c'est de cette cage que tu trahis tes amis, les perdrix des montagnes qui vivent en liberté!

Le prince dégaina son épée et tua la perdrix. Se tournant alors vers sa suite, il dit:

– Quiconque travaille pour l'ennemi et lui livre jusqu'à ses amis, ne mérite pas de vivre.

XII

LA DIVISION



LA DIVISION

Il y a de cela fort longtemps, deux royaumes, le royaume des renards et celui des coqs, s'établirent sur des territoires voisins l'un de l'autre. Le premier était situé sur les hauteurs, tandis que le second occupait la vaste plaine.

La population des coqs s'était multipliée si rapidement qu'en quelques années, la plaine en était entièrement couverte. Les plumages des coqs et des poules semblaient autant de fleurs multicolores et donnaient à la plaine un air d'éternel printemps.

Les coqs chantaient et les poules caquetaient, suivies de leurs poussins. C'était un royaume heureux.

Pas tout à fait cependant, car une vieille rivalité l'opposait à son voisin et leurs relations étaient souvent tendues.

Un jour, au cours d'une réunion, les coqs décidèrent à l'unanimité d'aller occuper le royaume des renards et de chasser de la montagne ces voisins désagréables.

En effet, non seulement les renards sentaient mauvais, mais ils étaient en outre des voleurs fort rusés.

Le roi des renards, lorsqu'il eut vent de la nouvelle, réunit tous ses ministres en séance extraordinaire et envoya un garde surveiller les mouvements de l'armée ennemie, qui se trouvait sur le pied de guerre dans la plaine.

La réunion n'était pas encore terminée quand le garde revint, le souffle court, pâle de peur. Il dit au roi des renards:

– C'est incroyable, je ne peux en croire mes yeux! La plaine est couverte de coqs, à tel point que l'on ne voit plus le sol. Ils sont si nombreux que s'ils viennent envahir notre terri-

toire, ils nous élimineront facilement. Il est tout à fait inutile de leur résister. Mes amis, l'heure est grave!

La nouvelle souleva une vive controverse:

– Face à une armée aussi forte, la résistance équivaut à un suicide. Pourquoi entraîner notre peuple à sa perte?, s'écria un des ministres.

– C'est vrai, renchérit un autre. Si nous nous rendons sans opposer de résistance, les coqs nous laisseront peut-être continuer à vivre dans notre royaume.

– Nous ferions bien mieux de quitter notre pays. Je sais qu'il est difficile d'accepter l'exil, mais nous n'avons pas le choix, répliqua un troisième.

– Au contraire, il est de notre devoir de ne pas abandonner notre cher royaume, même si nous devons y mourir!, s'exclama un autre.

La discussion continuait, mais chacun restait fermement sur ses positions.

Soudain, le roi des renards fit remarquer:

– Nous avons oublié de consulter le conseiller de mon père! Allons lui demander son opinion sur cette question qui touche à notre existence même.

A cet instant précis, le renard qui avait été au service du père du roi arriva à la réunion. Il prêta une oreille attentive au récit que lui fit le roi. Quand celui-ci eut terminé, il dit:

– Votre Majesté me fait un grand honneur en me consultant, et il poursuivit, l'air pensif:

– Il me semble que c'est le nombre que vous craignez. Mais nos ancêtres nous ont appris que le nombre n'est pas toujours un facteur décisif; l'unité, en revanche, revêt une importance bien plus grande. C'est pourquoi, avant de décider si nous devons quitter le pays, livrer bataille ou nous rendre, il nous faut savoir à quel point les coqs sont unis.

– C'est bien beau, tout ça, mais comment évaluer leur unité?, demanda le roi avec une moue sceptique.

– Mon roi, je suis heureux de pouvoir encore vous être utile malgré mon âge. Je vous propose d'aller me rendre compte moi-même du climat qui règne chez les coqs. Mais il faut monter un scénario pour que l'ennemi croie que j'ai été expulsé du royaume des renards et que j'ai échappé de peu à la mort.

Le lendemain, comme prévu, quelques renards attaquèrent le vieux conseiller en glapissant. Ils le mordirent et le houspillèrent tant et si bien que le vieux renard semblait vraiment avoir de la peine à se dégager.

Lorsqu'il y parvint, il fila à toute vitesse. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'armée des coqs, il se laissa tomber, apparemment évanoui.

Comme il restait là, inerte, des coqs s'approchèrent de lui. Après l'avoir examiné, ils décidèrent de l'emmener pour l'interroger. Lorsque le vieux renard ouvrit les yeux, il vit qu'il était entouré de coqs. L'un d'eux lui demanda ce qu'il pouvait bien venir faire au royaume des coqs et pourquoi il était tout ensanglanté. Le vieux renard expliqua avec peine:

– Comme vous l'avez peut-être vu, j'ai fui les gardes de notre roi qui essayaient de me tuer.

– Mais pourquoi voulaient-ils te tuer, demanda un coq, surpris.

– Je vais vous raconter toute l'histoire. Tout a commencé lors d'une discussion orageuse sur la manière de résister à votre attaque. J'étais d'avis que nous n'étions pas assez forts pour vous affronter et qu'il valait donc mieux nous rendre et accepter de devenir vos esclaves, dans l'espoir que vous nous laisseriez rester dans notre pays. Mais le roi s'est fâché et a ordonné que je sois exécuté sur la pente de cette montagne qui se dresse au-dessus de votre royaume. Il pensait que cet exemple servirait de leçon à tous ceux qui seraient tentés de me suivre.

Là-dessus, le renard se tut, l'air pitoyable. Certains coqs, qui doutaient de sa sincérité, voulurent le tuer. Mais d'autres, qui le croyaient, les en empêchèrent, car ils pensaient qu'il pour-

rait leur servir de guide le jour de la grande offensive et les renseigner sur les positions de l'ennemi.

Quelques jours plus tard, le vieux renard, qui donnait l'impression d'avoir repris des forces, commença à discuter avec les coqs. Il dit à l'un deux:

– Tu es vraiment un coq magnifique! C'est toi qui dois être désigné pour commander l'armée. Sous tes ordres, la victoire est assurée.

Il se dirigea ensuite vers un coq d'une autre tribu et s'adressa à lui en ces termes:

– Tu as de la classe et tu inspires le respect. On le voit immédiatement, tu es un coq de haut lignage. Je suis convaincu que si l'armée est placée sous ton commandement, le royaume des coqs s'étendra son influence aux quatre coins du monde.

Puis, à un autre coq encore:

– Toi, tu as la carrure d'un roi. Quel honneur ce serait de servir sous tes ordres lors de la grande attaque!

Le vieux renard circulait dans les rangs de l'armée, discutant avec les coqs et les flattant.

La veille du jour qui avait été choisi pour la grande offensive, il déclara à un groupe de coqs:

– J'ai un important secret à vous révéler sur la bataille qui aura lieu demain, mais je ne m'en ouvrirai qu'au chef de votre armée.

Un coq s'écria:

– Cocorico! C'est moi qui suis le chef, car j'ai les ergots les plus grands! Cocorico!

Mais les autres coqs l'interrompirent et une querelle éclata. Le renard s'approcha alors d'une autre tribu et cria:

– C'est demain que doit être lancée l'attaque contre vos voisins les renards. J'ai à ce propos un secret à vous dévoiler, mais je n'en parlerai qu'au chef de cette tribu.

L'effet ne se fit pas attendre. Un coq leva la tête, fièrement:

– C'est moi le chef! Regarde ma crête, n'est-elle pas la plus rouge de toutes?, s'exclama-t-il en se pavanant.

Certains coqs s'élevèrent contre lui et une bataille sanglante éclata également dans cette tribu. Le vieux renard quitta alors ce groupe pour un autre, puis pour un autre encore, semant la discorde sur son passage.

Chacun se disait le chef: l'un parce qu'il avait le plumage le plus coloré, l'autre parce que sa voix était la plus mélodieuse et un troisième à cause de son bec qui était le plus crochu. Et ainsi, finalement, l'armée des coqs tout entière s'abandonna à une guerre fratricide.

Tandis que les coqs continuaient à se battre, le vieux renard s'échappa, profitant de l'obscurité de la nuit, et retourna dans la montagne. A l'arrivée du vieux renard, le roi ordonna la réunion du conseil de guerre. S'adressant aux membres du conseil et au roi, le renard dit:

– Nous n'avons plus aucune raison d'avoir peur: il n'est question ni de se rendre, ni de partir en exil. En effet, la discorde règne chez notre ennemi et c'est le moment pour nous de profiter de sa faiblesse.

Depuis ce jour, les renards attaquèrent sans relâche les tribus de coqs, les unes après les autres, jusqu'à ce que tout le royaume fût tombé entre leurs mains. Et c'est ainsi que les coqs et les poules devinrent, à jamais, la proie des renards.



XIII

DES TORTS IMPARDONNABLES



DES TORTS IMPARDONNABLES

Il était une fois, il y a bien longtemps de cela, un bûcheron qui allait tous les jours dans la montagne couper du bois. Il partait tôt le matin et revenait au village vers midi. Il avait un âne et, quand il avait coupé assez de bois, il le chargeait sur le dos de son âne. Il avait aussi un fils qui travaillait dans les champs pour cultiver le blé et l'orge, pendant que sa femme s'occupait des animaux.

Un beau matin, le bûcheron emmena son âne à la montagne comme à son habitude; il portait sur lui sa hache tranchante et sa dague aiguisée. Arrivé au milieu de la forêt, là où les arbres sont hauts et denses et où les loups rôdent la nuit, il attacha son âne à un arbre et prit sa hache pour couper du bois.

Il allait tranquillement son chemin à la recherche de bois mort, lorsque tout à coup, il vit devant lui un serpent endormi. Sur le dos du serpent, un petit scorpion noir rampait tout doucement vers la tête du serpent et le bûcheron comprit que ce scorpion rusé avait l'intention de mordre le serpent à la tête et de le tuer.

Le bûcheron eut pitié du serpent endormi. Il sortit sa dague et, d'un mouvement rapide, transperça adroitement la tête du scorpion, qui mourut sur le champ. Au même moment, le serpent se réveilla et comprit que le bûcheron l'avait sauvé d'une mort certaine.

– Merci infiniment, tu m'as sauvé la vie et je te suis redevable pour le restant de mes jours! A partir d'aujourd'hui, chaque matin quand tu viendras couper du bois, je te donnerai une pièce d'or, dit le serpent.

Puis il demanda au bûcheron de l'attendre un instant, alla dans un trou sous un immense rocher et en ressortit avec une pièce d'or dans sa bouche, qu'il remit aussitôt au bûcheron.

A partir de ce jour, chaque matin quand le bûcheron alla de bonne heure couper du bois dans la montagne, il rencontra le serpent, qui lui remit une pièce d'or et, avec le temps, ils devinrent de bons amis.

Les années passèrent et le bûcheron s'enrichit. Un jour, il réunit sa famille et leur annonça :

– J'ai maintenant assez d'or et je veux aller à la Mecque pour faire mon pèlerinage, car c'est là un devoir sacré. Mon fils, dans la montagne où tu iras couper du bois à ma place, tu trouveras mon ami le serpent. Dis-lui que tu es mon fils et que tu viens de ma part. Respecte-le comme tu respectes tes parents, ne dis pas de paroles inconvenantes et chaque jour, il te donnera une pièce d'or, comme il m'en a donné jusqu'à présent. Obéis à ta mère, n'attire pas la honte sur notre maison, car c'est toi qui gardes notre nom en mon absence.

Sur ces paroles, ayant arrangé ses affaires et convaincu que sa famille serait à l'abri du besoin, le bûcheron prit la route de la Mecque, le coeur tranquille et sans autre souci que son devoir religieux et le salut de son âme.

Le lendemain matin, le fils prit la hache de son père et partit couper du bois dans la montagne. A la vue du serpent, il se souvint des paroles de son père, le salua poliment et le serpent lui remit la pièce d'or, comme il faisait auparavant avec son père le bûcheron.

Et pour un temps, les choses continuèrent ainsi: chaque matin, le fils monta dans la montagne et le serpent lui remit à chaque fois une pièce d'or.

Cependant, un jour comme le fils cheminait sur le dos de son âne pour arriver tout en haut de la montagne, la route lui sembla longue et il commença à rêver à voix haute. Il se dit :

– Pourquoi se lever avant le soleil et monter jusqu'en haut de la montagne? Pourquoi attendre chaque jour que le serpent veuille bien me donner une pièce d'or? Un jour, qui sait, le serpent changera peut-être d'avis, ou un jour, il mourra et son fils n'aura plus d'amitié pour nous. Si nous n'y prenons garde, il viendra même mordre le nouveau-né dans son berceau au village! Et pourquoi me contenter d'une seule pièce? Dans son trou, il doit en avoir beaucoup, tout un trésor secret, caché par des brigands ou par un roi des temps anciens... Non, cette fois, je tuerai le serpent, je creuserai son trou et je prendrai tout l'or que j'y trouverai!

En pensant de la sorte, le fils du bûcheron arriva à l'endroit où le serpent l'attendait.

– Bonjour, dit le serpent. Je vais tout de suite t'apporter la pièce d'or. Attends-moi ici!

Sans se méfier, le serpent se dirigeait tranquillement vers son trou, quand le fils du bûcheron leva sa hache et, de toutes ses forces, assena un grand coup sur le pauvre serpent. Mais, pour son malheur, il avait coupé la queue du serpent au lieu de lui trancher la tête!

Le serpent était encore vivant, mais sa blessure lui causa une douleur terrible. Fou de douleur et sans réfléchir, il mordit le fils de son ami le bûcheron, qui en mourut immédiatement, la hache sanglante encore à la main.

Le temps passa. Un beau jour, le bûcheron revint de la Mecque et demanda à sa femme où était leur fils unique, leur espoir et leur fierté. Elle soupira, se lamenta, et avoua enfin que leur fils avait disparu, et que personne au village ne savait où il était allé.

Le lendemain matin, le bûcheron prit le chemin de la montagne et arriva à l'endroit secret, au milieu de la forêt, où le serpent l'attendait d'habitude. A sa grande surprise, il trouva son fils mort et l'âne dévoré par les loups des montagnes.

Mais, quel malheur avait bien pu les frapper? Tristement, il s'accroupit devant le trou du serpent et l'appela:

– Mon ami, je suis de retour de la Mecque et j'ai grande envie de te voir!

Le serpent sortit avec prudence le bout de sa tête et expliqua avec des larmes sincères et un profond regret ce qui avait conduit au désastre.

Le bûcheron réfléchit un moment, puis soupira et dit:

– Je suis triste, c'est vrai, mais mon fils a eu un grand tort envers toi. Faisons donc comme si rien ne nous opposait et gardons notre amitié comme par le passé. Ce qui est fait est fait et il ne sert à rien de pleurer ce qui ne peut plus changer.

Mais le serpent répondit:

– Non, non, à quoi bon parler ainsi? Tant que moi je verrai ma queue coupée et tant que toi tu te souviendras de ton fils, il ne pourra jamais y avoir de vraie amitié entre nous.

Souvenez-vous, avant de frapper, qu'il est des torts qu'on ne peut pardonner!

XIV

LE LION ET LA SOURIS



LE LION ET LA SOURIS

Il était une fois un lion qui vivait dans une grande forêt au pied du Mont Sipan, et, dans ce royaume, le lion était le Roi. Tous les anciens de la forêt le craignaient et lui obéissaient.

Tous...à l'exception d'une toute petite souris qui avait fait son terrier dans l'ancre royal du lion et contestait son autorité.

Chaque nuit, dès que le lion s'endormait, la souris sortait de son trou, sautait sur la tête du lion et commençait à lui chatouiller les oreilles, l'empêchant ainsi de dormir en paix.

Les nuits se succédaient et toutes les tentatives du lion pour chasser la souris restaient vaines. Dès que le lion se levait, la petite souris, rapide comme l'éclair, courait se cacher dans son trou. Et dès que le lion essayait de se rendormir, voilà la souris en train de sautiller sur son dos, de lui mordiller la queue et de lui chatouiller les oreilles comme avant.

Après un certain temps, le manque de sommeil se fit sentir et l'état de santé du lion se détériora. Maigre et malade, le lion n'avait même plus la force d'aller à la chasse et les animaux de la forêt commençaient à s'inquiéter de l'état de leur Roi.

Aucun animal cependant n'était au courant de la vraie cause de la maladie, car le lion craignait le ridicule et n'en avait parlé à personne. Mais sa santé ne cessait de s'altérer de jour en jour.

Face à cette situation inquiétante, un groupe d'animaux se réunit pour élucider la cause de la mystérieuse maladie et trouver un remède pour sauver le Roi.

Le tigre, l'ours, le loup et le chacal commencèrent à discuter de ce problème et leur réunion dura quatre jours et quatre

nuits. Chacun d'eux donna son avis et des arguments que les autres contestaient.

Les discussions tournaient en disputes, de sorte qu'à la fin, ils n'étaient pas plus avancés et personne n'avait trouvé de solution.

Le cinquième jour à midi, ils se mirent enfin d'accord pour aller consulter un vieux renard qui habitait tout au fond de la forêt et lui demander d'aller chez le Roi pour découvrir le secret de sa maladie.

Ils envoyèrent le chacal pour chercher le renard, car le chemin était long et difficile, puis chacun rentra chez soi pour manger et dormir après ce travail épuisant.

Après une longue marche, le chacal arriva chez le vieux renard et lui expliqua les détails du problème. Le vieux renard partit aussitôt voir son ami le lion. Arrivé chez le lion, le renard fût fort surpris de son état lamentable et lui dit:

– O mon Roi, que Dieu vous éloigne de tous les malheurs et des mauvais esprits! Depuis l'arrivée de cette maladie, la tristesse a remplacé la joie partout dans votre royaume; tous les animaux sont perturbés et même les feuilles des arbres jaunissent d'inquiétude! Nous sommes tous prêts à nous sacrifier pour notre Roi, mais nous ignorons ce qui vous arrive. Par pitié, je vous en supplie, dévoilez la source de ce problème à votre fidèle serviteur que voici!

Emu par ces paroles d'un ami de longue date et dont il connaissait la sagesse et la discrétion, le lion surmonta enfin sa timidité et avoua son impuissance face au problème que lui posait la petite souris et les nuits blanches qu'il passait tandis qu'elle s'amusait à ses dépens.

Le renard écouta attentivement le récit des malheurs de son maître et, à la fin, il lui dit:

– Quel plaisir de pouvoir être utile à son Roi! Le problème est tout simple! Dès ce soir, vous n'aurez plus d'ennuis et vous dormirez sans être dérangé.

Et, sans plus tarder, le renard s'en alla et pénétra dans la forêt à la recherche d'un chat.

Après une heure dans une partie particulièrement triste et humide de la forêt, le renard entendit de loin le miaulement pitoyable d'un chat. Il se rapprocha progressivement de la source du miaulement et aperçut une toute petite chatte affamée, maigre et grelottant de froid.

Il la salua chaleureusement et lui dit:

– Je suis vraiment désolé de te voir dans cet état lamentable, ma pauvre, je ne peux pas te laisser comme ça dans les marais. J'ai toujours été au service des pauvres, ici dans notre forêt, et je veux t'aider. Suis-moi, nous allons chez notre Roi!

La pauvre chatte, toute confuse, ne savait pas de quoi il s'agissait. Elle avait peur de voir le Roi, maître de la forêt et dit en rougissant:

– Bon renard, merci pour ta bonté, mais je suis à la fin de mes jours, la mort approche, je n'ai plus de forces: que pourrais-je donc bien faire pour notre Roi, moi qui suis si faible et si petite?

Le vieux renard la rassura aussitôt en lui expliquant le problème et comment elle pourrait se rendre utile auprès de leur Roi, le lion. Puis, comme il avait une grande expérience de la vie, il ajouta:

– Maintenant, écoute-moi bien, car j'ai un conseil à te donner: tu surveilleras la souris pour qu'elle ne dérange pas le Roi, mais tu ne la tueras jamais!

La chatte, qui avait bien saisi le problème et son rôle auprès du Roi, remercia le renard pour son aide et ses conseils, puis ils se dirigèrent tous deux vers l'antre du Roi, le lion.

Désormais, la chatte vécut dans la prospérité et le bonheur. Elle ne souffrait plus du froid et de l'humidité, et jamais elle ne manqua de nourriture, laquelle était abondante et de la meilleure qualité, comme il se doit chez un Roi.

Son seul travail, en échange, consistait à surveiller activement la souris. La nuit, pendant que le lion dormait, elle se mettait devant le trou de la souris qui n'osait plus sortir la tête de son terrier.

Le lion avait retrouvé sa tranquillité. Il dormait bien et ne tarda pas à retrouver toutes ses forces. Les animaux furent soulagés de la guérison inespérée de leur Roi et tout le royaume retrouva le bonheur grâce à la sagesse du vieux renard.

Au printemps suivant, la chatte accoucha de trois petits chatons. Or, pour son malheur, elle oublia de leur rappeler le conseil du renard.

Un jour, pendant que la mère était absente, les chatons jouaient ensemble quand soudain, l'un d'eux aperçut la petite souris et, sans penser à mal, l'attrapa et la tua sur-le-champ.

Quand la mère rentra, elle se rappela le conseil du vieux renard, qui lui avait bien dit de surveiller la souris sans jamais la tuer, et elle commença à se lamenter. Mais, hélas, le malheur était déjà fait.

Quelques jours plus tard, le lion se rendit compte qu'il n'y avait plus de souris dans son antre, il remercia donc la chatte pour le grand service qu'elle lui avait rendu et la pria de partir. C'est ainsi que la chatte et ses trois chatons durent retourner errer par la forêt, misérables comme avant.

XV

LE VOYAGE D'AVDICHO



LE VOYAGE D'AVDICH0

Il y a très longtemps, un pauvre paysan nommé Avdicho vivait avec sa femme et ses enfants dans le village de Réché. Il travaillait durement dans ses champs qu'il labourait à l'aide de deux boeufs, mais, d'année en année, les récoltes diminuaient, et Avdicho avait de la peine à nourrir sa famille.

Un beau matin, de bonne heure, il réveilla donc sa femme et ses enfants et leur annonça :

– Il est trop difficile de continuer ainsi. Je veux aller rencontrer Dieu pour lui expliquer notre souffrance et lui demander d'améliorer notre lot. Je lui demanderai de nous rendre riches.

Sa femme, alarmée par la brusque décision de son mari, l'interrompit prudemment :

– Mais, quelle idée diabolique t'est venue à l'esprit? Es-tu fou? Ne sais-tu pas que nul ne rencontrera Dieu avant le jugement? Tu devrais te contenter de ce que tu as, au moins, nous ne risquons pas de mourir de faim. Bientôt, nos enfants t'aideront dans le travail et nous aurons une vie beaucoup plus facile, tu verras.

Ils le supplièrent tous de renoncer à son projet, mais en vain. Avdicho était déterminé à rencontrer Dieu et personne ne parvint à lui faire changer d'avis. Une canne à la main et un baluchon sur l'épaule droite, Avdicho embrassa sa famille et se mit en route.

Après quelques jours d'une marche longue et pénible dans des contrées sauvages et isolées, il trouva sur son chemin un immense serpent couché à l'ombre d'un chêne. D'abord effrayé par la taille énorme du serpent, son aspect horrible et l'odeur de

puanteur qui s'en dégageait, il comprit bientôt que le serpent agonisait.

Dès que le serpent le vit approcher, il lui demanda d'une voix extrêmement faible:

– Qui es-tu? Cela fait des années qu'aucun homme n'ose traverser ce pays.

Avdicho répondit d'une voix assurée:

– Je suis Avdicho, du village Réché. Je vais rencontrer Dieu pour lui demander de me rendre riche!

Le serpent soupira, sa queue - qui se trouvait à quelque distance de là - trembla, et des larmes aux yeux, il demanda:

– Avdicho du village Réché, pour l'amour de Dieu, pourrais-tu te souvenir de moi quand tu rencontreras Dieu? Cela fait de longues années que je souffre de douleurs terribles: le coeur me brûle, mon estomac se rétrécit, des vers me mangent de l'intérieur et ma peau saigne et me démange. Je ne peux même pas bouger et les vautours m'ont à l'oeil. Je ne suis ni vivant, ni mort, je ne peux plus continuer ainsi. Avdicho, je t'en supplie, demande à Dieu de me guérir!

– Par Dieu, je te plains!, dit Avdicho, je demanderai à Dieu de te délivrer de ces douleurs insupportables.

Avdicho quitta le serpent malheureux et continua son chemin. Quelques jours plus tard, après une marche épuisante sous le soleil ardent et par les nuits glaciales des hauts plateaux, peu avant le coucher du soleil, il aperçut de loin un paysan dans son champ. Le paysan quitta son travail, vint à sa rencontre au bord de la route et le salua avec ces mots:

– Voyageur, sois le bienvenu! Tu as l'aspect d'un homme qui vient de loin, tes pieds sont poussiéreux, la sueur coule sur ton visage et tes vêtements portent les traces d'un long voyage. Viens donc dans ma maison pour te reposer et dormir!

Avdicho répondit:

– Je suis en chemin pour rencontrer Dieu et lui demander de me rendre riche. Je suis Avdicho du village Réché!

Le paysan répondit:

– Avdicho du village Réché, as-tu perdu la raison? Rentre chez toi, personne ne peut atteindre Dieu!

Mais, Avdicho ne voulut rien entendre. Il passa la nuit chez le paysan et, le lendemain, il était toujours décidé à reprendre la route.

Le paysan comprit qu'il était inutile d'insister et demanda alors:

– Avdicho du village Réché, pourrais-tu te souvenir de moi quand tu seras en face de Dieu? Ma vie est trop difficile, je ne sais comment nourrir ma famille. Chaque année, le blé et l'orge poussent en abondance dans mes champs et les épis deviennent lourds de graines, riches et pleines et dorées à souhait. Mais, quand le moment de la récolte approche, les graines tombent d'elles-mêmes et les oiseaux dévorent tout sans exception. Demande à Dieu, s'il te plaît, de me délivrer de cette misère et de m'accorder la richesse.

Avdicho le lui promit, salua le paysan et reprit sa route.

Après plusieurs jours d'un voyage long et éprouvant, Avdicho rencontra, dans une forêt, un groupe de chasseurs fiers et arrogants. Leur chef s'adressa à lui en ces termes:

– Paix sur toi, étranger. Je vois que tu n'es pas de ce royaume. Quelle affaire t'amène donc parmi nous?

Avdicho répondit:

– Je suis Avdicho du village Réché. Je vais rencontrer Dieu pour lui demander la richesse.

Le chef des chasseurs s'exclama:

– Avdicho du village Réché, es-tu fou de parler ainsi? Jamais tu ne pourras rencontrer Dieu et tu ferais mieux de rentrer dans ton village!

Mais, Avdicho ne voulut rien entendre et, à la fin, le chef des chasseurs lui demanda:

– Avdicho du village Réché, si vraiment tu persistes dans ton projet, continue donc ton chemin en paix. L'un de mes chas-

seurs t'accompagnera un moment, car dans cette forêt, les bandits sont maîtres et les routes sont peu sûres. Mais, lorsque tu rencontreras Dieu, demande-lui, si tu le peux, de rétablir l'ordre dans mon royaume, car personne ne m'écoute et personne ne m'obéit!

Avdicho promit au chef des chasseurs de transmettre sa requête à Dieu, puis il prit congé.

Après plusieurs jours d'une marche longue et pénible sur des sentiers escarpés, Avdicho arriva au milieu de grands rochers sur une haute montagne. Soudain, une personne apparut devant lui.

Bouleversé par cette apparition subite, Avdicho demanda d'une voix tremblante:

– Qui es-tu?

L'homme devant lui était très beau et haut de stature, il portait une belle barbe et son visage était lumineux. Il répondit d'un ton aimable et bienveillant:

– Je suis Khidrezindé, l'Eternel. Pourquoi es-tu venu sur cette montagne?

– Je suis Avdicho du village Réché. Je veux rencontrer Dieu pour lui demander de me rendre riche.

– Tu ne peux pas rencontrer Dieu, Avdicho, mais je peux transmettre tes requêtes, si tu le souhaites, dit Khidrezindé. Avdicho, rassuré par la douceur de ses paroles, cessa de trembler. Il savait que Khidrezindé vécut il y a très longtemps et qu'il vivra jusqu'au jour du jugement. Il disparut un jour de la face de la terre, mais il apparaîtra aux gens quand il le veut.

– Maître, s'il te plaît, quand tu iras vers Dieu, demande-lui d'abord de me rendre riche! Ensuite, Maître, n'oublie pas que, sur mon chemin, j'ai trouvé un serpent malade - demande à Dieu de le guérir. Puis, j'ai rencontré un pauvre paysan dont les moissons tombaient avant la récolte et un roi dans le royaume duquel régnait un désordre total - demande à Dieu d'améliorer tout cela!

– Attends-moi ici, je t'apporterai bientôt la réponse de Dieu, dit Khidrezindé.

Khidrezindé disparut sans laisser aucune trace de son passage, puis il réapparut subitement devant Avdicho et lui dit:

– Avdicho, Dieu a accepté toutes tes demandes. Premièrement, pour toi, tu trouveras la richesse. Quant au chef des chasseurs, c'est une fille. Tant qu'elle ne sera pas mariée, il y aura des désordres, mais une fois mariée, son règne sera efficace et l'ordre rétabli dans son royaume. Dis au pauvre paysan que sous un chêne, dans son champ, sept grandes jarres remplies d'or sont enterrées et qu'il doit creuser et les enlever. Quant au serpent, enfin, il doit manger le cerveau d'un imbécile et il guérira.

Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, Khidrezindé disparut de nouveau, laissant Avdicho seul sur la haute montagne. Très heureux et le coeur en fête, Avdicho reprit le même chemin pour rentrer dans son village de Réché.

Quelques jours plus tard, il arriva dans le royaume du chef des chasseurs et alla directement à son palais. Le roi se leva et demanda s'il avait pu rencontrer Dieu. Avdicho répondit qu'il ne voulait pas en parler dans cet endroit et demanda au roi de sortir avec lui sans que personne les accompagne. Ils sortirent donc du palais et Avdicho expliqua:

– Dieu a dit que tu étais une fille et non un homme. Le désordre et la désobéissance dans ton royaume persisteront tant que tu ne seras pas mariée. Dieu a ordonné que tu te maries.

Très étonné, le roi lui dit:

– Ce que tu racontes est vrai. Je me suis déguisée en homme. C'est une longue histoire dont je ne veux pas raconter les détails maintenant. Mais, puisque Dieu m'a ordonné de me marier, je suis prête à me marier avec toi, et tu deviendras roi avec moi dans ce royaume merveilleux.

– Non, non. Je suis moi-même très riche et je suis certain de ce que je possède. Tu ne pourras jamais m'offrir plus. Je ne veux pas d'autres richesses!

La fille-roi renouvela son offre généreuse et lui dit avec chaleur:

– Tu peux amener ta femme et tes enfants, ils auront tout ce que leurs coeurs demandent et tes enfants seront élevés comme les enfants des rois.

Mais, Avdicho ne voulut rien entendre et quitta le royaume pour rentrer chez lui.

Avdicho marcha quelques jours encore et rencontra le paysan qui l'avait accueilli auparavant. Le paysan lui souhaita la bienvenue et lui demanda ce que Dieu avait dit à son sujet. Avdicho dit:

– Dieu a ordonné que tu creuses sous le chêne qui se trouve dans ton champ. Là, tu trouveras sept grandes jarres toutes pleines d'or rouge.

Le coeur du pauvre paysan commença à battre très fort et ses yeux s'agrandirent d'étonnement. Toutes ces années de misère, alors qu'un trésor était enfoui sous ses pieds? Il appela ses fils et, sans plus tarder, ils se mirent à creuser tous ensemble la terre sous le chêne.

Finalement, après une heure de travail en creusant profondément entre ses racines, ils sortirent, l'une après l'autre, sept grandes jarres toutes pleines d'or rouge. Le paysan manqua tomber à la renverse tellement il était heureux, puis, il dit, la voix tremblante d'émotion et de reconnaissance:

– Avdicho du village Réché, c'est toi qui m'a apporté cette immense richesse, c'est grâce à toi que nous sommes sauvés. Grâce à toi, nous voyons la fin de nos peines et de ces noires années de disette. Sois sûr que ton nom ne sera pas oublié! Voici, prends, quatre des jarres sont pour toi, et avec les trois autres, moi et ma famille vivrons sans soucis pour le restant de nos jours. Prends ces jarres, car tu les mérites!

– Non, non, je n'en veux pas! Moi, Avdicho du village Réché, je suis plus riche que vous autres, plus riche que quiconque, et ma richesse est certaine, car c'est Dieu qui me l'a promise!

Le paysan le supplia encore longuement d'accepter l'or, mais Avdicho ne voulut rien entendre et continua enfin son chemin.

Après de longs jours et de longues nuits de marche, il passa par l'endroit où il avait rencontré le serpent agonisant. Il le salua et lui dit:

– Pauvre serpent, je t'apporte de bonnes nouvelles!

Le serpent ouvrit lentement les yeux et dit d'une voix à peine audible:

– Quelle chance! Raconte-moi ce qui s'est passé.

Avdicho commença alors à raconter toute l'histoire: son long et pénible voyage, sa rencontre avec Khidrezindé sur la montagne, l'histoire de la fille-roi, chef des chasseurs et celle du pauvre paysan et de ses jarres d'or rouge. Finalement, il conclut:

– Et quant à toi, mon pauvre serpent, Dieu a ordonné que tu manges le cerveau d'un imbécile!

Le serpent le fixa un bon moment, l'air pensif. Enfin, il dit:

– Alors, Avdicho, si j'ai bien compris, tu ne t'es pas marié avec la fille-roi.

– C'est cela même, dit Avdicho.

– Avdicho, tu n'as pas accepté non plus les quatre jarres toutes pleines d'or rouge que le paysan voulait te donner.

– C'est exact, dit Avdicho.

– Et pourquoi n'as-tu pas accepté cet or, Avdicho?

– Parce que je ne voulais pas de tout cela, dit Avdicho.

– Bien, dans ce cas, je ne crois pas que je trouverai plus stupide que toi. Vraiment, tu es un imbécile!, dit le serpent.

Et, d'un mouvement rapide, il leva la tête, tua Avdicho et mangea son cerveau.

Ainsi se termina le voyage d'Avdicho le cupide qui voulait plus que ce qu'on lui offrait. Il faut savoir que la cupidité est un mauvais guide.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
I. L'oiseau-chanteur nocturne "Gulé-Gulé"	9
II. Le précipice des anciens	19
III. Le chien de Bakran.....	25
IV. Le bohémien et l'Agha.....	29
V. Alexandre et la richesse.....	33
VI. L'influence de la terre	37
VII. Optimisme.....	43
VIII. Entre le dire et le faire.....	47
IX. Les apparences sont parfois trompeuses	51
X. Le paradis n'est pas un caravansérail	57
XI. Le prince et le chasseur	61
XII. La division	65
XIII. Des torts impardonnables.....	73
XIV. Le lion et la souris.....	79
XV. Le voyage d'Avdicho	85

Editions Orient-Réalités
Case postale 2
CH-1211 Genève 7

Ce second recueil rassemble les conclusions d'une expérience humaine vécue tout au long de milliers d'années. Elle devient alors l'héritage populaire et le témoignage du passé. En vertu d'une longue tradition de cohabitation entre diverses religions et différents courants confessionnels, des apports juifs, chrétiens et musulmans imprègnent - sans haine et avec bonne humeur - le tissu de certains de ces contes. A la lumière de ces récits, l'auditeur reçoit des critères impartiaux, qui lui permettent d'établir ce qui est bon ou mauvais lors d'événements spécifiques. La morale exprimée est généralement acceptée par la communauté entière. En plus du langage populaire à l'expression à la fois amusante et puissante, les contes, dans leur forme naïve, sont faciles à mémoriser. Ils n'expriment aucun préjugé de race ou de culture, contribuent à créer une force morale et à combler certains besoins spirituels. Finalement, ces histoires donnent au lecteur européen une meilleure compréhension du patrimoine culturel kurde.



Imprimé en Iran